

## Andy Warhol

« Happenings » très maîtrisés, ses entretiens avec la presse témoignent des intuitions géniales de l'un des artistes les plus célèbres de son époque. Essais. Page 8.

## Pierre Bergounioux

Rencontre avec l'écrivain, qui explique son rapport passionné au monde et à la littérature à l'occasion de la sortie de son « Carnet de notes, 1980-1990 ». Page 12.

Le Monde

# Des Livres

Vendredi 3 mars 2006

## CRISTINA CAMPO

### LA PASSION DE L'ÂME



Des essais littéraires, des lettres et une biographie remettent en lumière la femme de lettres italienne, morte en 1977. Littératures. Page 3.

### Féminismes

Partout, les femmes subissent violences et oppression. Alain Touraine et Christopher Lasch voient pourtant en elles l'avant-garde de la modernité. Dossier. Pages 6 et 7.

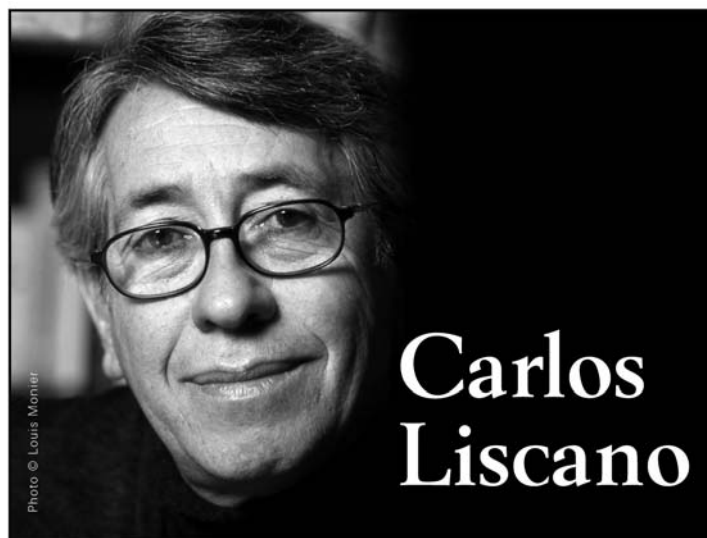
### Rafael Chirbes

Dans « Les Vieux Amis », l'écrivain espagnol médite sur les défaites de la génération antifranquiste. Magistral et désabusé. Littératures. Page 4.

### Histoires de lecture


Deux essais, de Jean-Marie Goulemot et Brian Stock, sur les bibliothèques, réelles ou « intérieures », refuges et sanctuaires.

Histoire. Page 10.



Carlos Liscano

ADT



168 pages - 16 €

Carlos Liscano  
**Le fourgon des fous**  
récit

Plus qu'un témoignage, une réflexion sur l'homme et son inextinguible appétit de vivre. Un plaidoyer vibrant pour le droit à la dignité, un récit pudique et bouleversant.

belfond

Contributions

**Vincent Roy**, écrivain et critique littéraire. Derniers ouvrages parus : *Matzneff, l'exilé absolu* (éd. Michalon, 2003) et *Les Corps virtuels*, (La Table ronde, 2005).

**Jean-Claude Schmitt**, historien médiéviste, directeur d'études à l'EHESS et directeur du Gahom (Groupe d'anthropologie de l'Occident médiéval). Parmi ses derniers essais : *Les Corps, les rites, les rêves, le temps* (Gallimard, 2001) et *Eve et Pandora. La création de la première femme*, sous sa direction (Gallimard, 2002).

Précisions

A la suite de l'article « La littérature contre la belle langue » (« Le Monde des livres » du 17 février), les organisateurs des manifestations « Paris-Beckett, 2006-2007 » nous prient de préciser que de nombreuses initiatives sont annoncées (rens. www.paris-festival-beckett.com).

La traductrice des *Lettres* de J. R. R. Tolkien (« Le Monde des livres » du 17 février) se nomme Delphine Martin et non pas Marin, comme nous l'avions écrit par erreur.

Samuel Beckett, Jorge Luis Borges, deux monstres sacrés du XX<sup>e</sup> siècle, deux archétypes de la littérature contemporaine

# Borckett, sa vie, son œuvre

## William Marx

En 2006, les amateurs de commémorations littéraires seront à la fête. Les hasards du calendrier font s'y rencontrer deux formidables célébrations, deux monstres sacrés du XX<sup>e</sup> siècle, qui écrasent de tout leur poids la littérature mondiale : Samuel Beckett, né il y a cent ans ; Jorge Luis Borges, mort depuis vingt déjà.

De cette naissance à cette mort, du 13 avril (1906) au 14 juin (1986), c'est en quelque sorte toute l'histoire de la littérature contemporaine qui se rejoue en deux mois seulement, toute la vie d'un improbable écrivain imaginaire qu'on pourrait appeler, au choix, Beges ou Borckett. Improbable, car, malgré ses initiales en B, cet écrivain a tout l'air d'une chimère, avec sa tête de lion et son corps de chèvre : il paraît difficile de trouver auteurs plus dissemblables que cet Irlandais bilingue et déraciné et cet Argentin folkloriste et polyglotte.

Depuis toujours, l'histoire littéraire aime les parallèles : Homère et Virgile, Corneille et Racine, Goethe et Schiller, etc. « *Celui-là peint les hommes comme ils devraient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont* » (La Bruyère) : on connaît le refrain. Borges et Beckett, aussi, ce pourrait être un beau parallèle, entre celui qui espéra le prix Nobel sans le recevoir et celui qui le reçut sans le vouloir. Et s'il fallait trouver une formule, la plus lapidaire possible, pour les caractériser à leur tour, on penserait d'emblée à quelque chose comme : « *celui qui croyait à la littérature et celui qui n'y croyait pas* ».

Quelle évidence, en effet, dans ce double portrait ! On y devine tout de suite qui est qui. Borges, d'abord, avec ses fictions qui parlent de bibliothèques-univers, ses encyclopédies qui décrivent des mondes inouïs, ses comptes rendus de romans qui n'existent pas, ses livres de sable dont les pages se tournent en nombre infini, c'est bien celui qui croit à la littérature, à ses pouvoirs

magiques, à sa capacité de créer des pays imaginaires, des mondes nouveaux, des espaces parallèles. Avec Borges, la création littéraire et poétique concurrence sérieusement la Genèse. Dieu n'a qu'à bien se tenir : en l'écrivain, il a trouvé son rival.

Chez Beckett, rien de tel, mais des personnages immobiles, ressassants, paralysés, enfouis dans la terre, enfermés dans des poubelles, enfoncés dans l'obscurité et le mutisme. Et, surtout, des bégalements, des balbutiements, des borborygmes. Ce n'est plus le logos créateur, mais la logorrhée destructrice. Les premiers critiques français de Beckett ne s'y sont pas trompés, ni Bataille, qui y a vu un « *mouvement forcené de ruine* », ni Blanchot, selon qui, en cette œuvre, « *le silence éternellement se parle* ». Et ici même, en ces colonnes (« Le Monde des livres » du 17 février 2006), Julien Piat et Gilles Philippe ont brillamment montré combien le projet beckettien vise à l'anéantissement du style. Alors, oui, sans aucun doute, Beckett est bien celui qui ne croit pas – ou plus – à la littérature. La cause est entendue.

Et pourtant, s'il y avait méprise ? Si la situation était un tout petit peu plus complexe qu'il n'y paraît ? Car, au fond, pour que les récits de Borges fonctionnent correctement, pour qu'ils soient considérés comme des fictions de plein droit, pour que le lecteur s'y plaise comme dans une féerie, ne faut-il pas que l'expérience littéraire y soit mise en scène et perçue elle-même comme pure fiction ou simple fantaisie ? Le dispositif narratif borgésien, qui place le livre et la littérature en son centre, ne prend tout son sens que dans une réalité où ces mêmes objets sont en train de perdre leurs privilèges, mais ni trop ni trop peu : suffisamment pour que leur apparition comme personnage et comme décor principaux puisse baigner le récit dans la lumière désirable du fictif et du merveilleux ; pas assez, cependant, pour que le souvenir encore vivace d'une société où la littérature régnait sans partage ne vienne ajouter quelque vraisemblance à cet univers.

Quand Mallarmé disait que « *le*

*monde est fait pour aboutir à un beau livre* » ou qu'il faut « *donner un sens plus pur aux mots de la tribu* », il parlait sérieusement : il y croyait dur comme fer. Quand Borges invente un univers-bibliothèque ou une langue aux propriétés nouvelles, il ne fait que s'amuser à y croire, et le lecteur avec lui. Toute la différence est là. L'auteur de *Fictions* réutilise à plein l'ensemble des conceptions symbolistes de l'art et du monde, celles dont il est l'héritier et qui promeuvent les pouvoirs mystiques de la langue et de la littérature, mais il les emploie comme des artifices narratifs, de simples marqueurs de fictionnalité. Et ça marche.

Il en va tout autrement avec Beckett. Certes, son langage est miné de l'intérieur, mais c'est pour faire mieux sentir la désespérance universelle. Dans le monde d'après la seconde guerre mondiale, abandonné par les illusions politiques, religieuses et sociales, il n'y avait pas d'autre expression possible de la condition humaine. Il n'y en avait pas de plus honnête, aussi. Et Beckett a

*Il paraît difficile de trouver auteurs plus dissemblables que cet Irlandais bilingue et déraciné et cet Argentin folkloriste et polyglotte.*

fait le choix ô combien courageux de confier au langage et à la littérature cette vision de l'existence. Son œuvre romanesque et théâtrale ne parle pas d'autre langue que celle, déconstruite, de la déréliction, qu'elle ne combat que par les armes purement verbales de l'humour, les seules qui restent aux pauvres. Or, y a-t-il plus belle preuve d'amour de la littérature que de la croire capable encore de rendre l'expérience humaine telle quelle, sans fioritures, fût-elle de la plus absolue noirceur ?

Significativement, et à la différence de Bataille et de Blanchot, les critiques anglo-saxons virent rapidement dans

cette œuvre des « *documents humains d'une importance énorme* », du « *courage* », un « *noble stoïcisme* » et une « *sublimation par la symétrie, le rythme, le mouvement et le rire* » (Martin Esslin). Et, en 1969, le prix Nobel vint couronner officiellement ce « *miserere de l'humanité tout entière* », où « *résonnent la libération des tourmentés et la consolation des âmes naufragées* » (Karl Ragnar Gierow). Ce n'était pas un langage gagné par la ruine, mais un langage qui gagnait sur la ruine : la nuance est de taille.

Alors, au bout du compte, qui étaient vraiment celui qui croyait à la littérature et celui qui n'y croyait pas ? Borges et Beckett ? Ou bien Beckett et Borges ? Si l'on peut légitimement hésiter entre ces deux noms presque interchangeable qui, d'un côté, résonnent comme ceux des personnages de Beckett (Molloy et Moran, Winnie et Willie, etc.) et, de l'autre, évoquent les duels mimétiques chers à Borges, c'est qu'une grande partie de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle pratique ce double jeu ambigu de défiance et de confiance alternées, voire simultanées, vis-à-vis des pouvoirs du langage. Autrement dit, celui qui croyait à la littérature est celui qui n'y croyait pas, et réciproquement. De ce point de vue, notre Borckett peut apparaître comme l'écrivain archétypal de son époque. En 2006, c'est lui qu'il faudra fêter. Le hasard des anniversaires fait parfois bien les choses. ■

William Marx est maître de conférences en littérature générale et comparée à l'université Paris-VIII et membre de l'Institut universitaire de France. Dernier livre paru : *L'Adieu à la littérature : histoire d'une dévalorisation (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*. Minuit, 2005.

**Proposer un texte pour la page « forum » par courriel : [mondedeslivres@lemonde.fr](mailto:mondedeslivres@lemonde.fr) par la poste : Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13**

LETTRE DE ROME

## Un poète mort s'invite dans la campagne électorale italienne

IL est mort le poète, mais sa poésie fait l'actualité. *Ultimi versi* (*Derniers vers*), un recueil de textes posthumes de Giovanni Raboni, décédé en septembre 2004, à l'âge de 72 ans, aurait pu passer inaperçu. Or cette mince plaquette d'une soixantaine de pages, sortie le 24 février aux éditions Garzanti (propriété du groupe éditorial Mauri Spagnol), fait la « une » des quotidiens et met à vif le monde de l'édition italien.

Ces vers, que le poète milanais destinait de son vivant à une revue, constituent une attaque sévère contre Silvio Berlusconi, désigné sous le nom du « *cavalier Mensonge* ». Mais la polémique est surtout née du refus d'Einaudi de publier l'ouvrage. « *Pour des raisons politiques* », prétend la compa-

gne du poète, Patrizia Valduga, qui a rassemblé les textes et signé la postface.

Einaudi, célèbre maison d'édition de Turin, fait partie du groupe Mondadori, qui appartient à la famille Berlusconi. Selon Patrizia Valduga, elle-même poétesse publiée chez Einaudi, les dirigeants turinois se seraient montrés enthousiastes, en mars 2005, avant de se rétracter en juillet. « *Je ne voudrais pas qu'il y ait de problèmes avec les vers politiques de Giovanni* », lui aurait dit un responsable, avant qu'un autre évoque un problème de construction.

« *C'est seulement un jugement littéraire, le livre ne nous convenait pas, il y a comme une superposition de deux textes* », a confirmé depuis Ernesto Fran-

co, directeur éditorial d'Einaudi. Il n'en fallait pas plus pour attiser la polémique dans le climat tendu de la campagne électorale pour les législatives des 9 et 10 avril.

**« Libre choix éditorial »**

Les dirigeants d'Einaudi se défendent d'avoir subi des pressions politiques. « *Je défie quiconque de trouver, depuis que Berlusconi est propriétaire de Mondadori, puis d'Einaudi, un seul cas de censure ou d'interférence dans nos libres choix éditoriaux* », s'est insurgé Gian Arturo Ferrari, directeur général de la division livres du groupe Mondadori et vice-président d'Einaudi. Il précise que Mondadori publiera en septembre une anthologie de l'œuvre de Raboni, y compris les vers refusés par Einaudi. Pour preuve de sa bonne foi, Mondadori rappelle qu'il a publié des œuvres hostiles à Berlusconi, comme l'essai de l'historien Paul Ginsborg, *Berlusconi - Ambizioni patrimoniali in una democrazia mediatica* (« ambitions patrimoniales dans une démocratie médiatique »). « *Les responsables de la maison d'édition turinoise se sont toujours comportés de manière courageuse et ils ont toujours été proches de moi* », a témoigné Albert Bevilacqua, auteur d'une satire antiberlusconienne (*Il Gengis*) chez Einaudi. ■

JEAN-JACQUES BOZONNET

AU FIL DES REVUES

## La « Nouvelle Alternative » rend hommage à Karel Bartosek

L'AVENTURE de *La Nouvelle Alternative*, dont cette année marque le vingtième anniversaire, commença un jour de l'été 1985. A l'époque, *L'Alternative* « *pour les droits et les libertés démocratiques en Europe de l'Est* », fondée en 1979 par François Maspero, venait de suspendre sa parution, laissant un vide immense. Cette revue trimestrielle était en effet l'une des rares à apporter les matériaux nécessaires pour une confrontation de la gauche occidentale aux réalités de l'autre Europe, mais aussi pour un dialogue entre les diverses oppositions de la région.

Ce jour-là, donc, l'historien et dissident tchèque Karel Bartosek (1930-2004), exilé en France depuis trois ans, reçoit un groupe de jeunes gens « *amoureux de l'Europe centrale* ». Amber Bousloglou, une ancienne journaliste du *Monde*, est de la partie. Ensemble, ils relancent cette folle entreprise. *La Nouvelle Alternative* est née : un petit bureau surencombré, longtemps abrité par l'Institut d'histoire du temps présent. Elle s'imposera très vite comme la tribune de la dissidence est-européenne et restera, après 1989, une source d'information inestimable pour comprendre les mutations sociales, culturelles et politiques du monde post-communiste.

Par sa stature d'ex-opposant, Karel Bartosek était sans conteste l'homme de la situation. Aussi

peut-on se réjouir que ce numéro, coordonné par Étienne Boissérie et Sandrine Devaux, lui rende un si bel hommage. Car Bartosek, c'était à la fois une voix, une forte tête doublée d'une âme de poète et « *une intransigeance qui l'honorait autant qu'elle a pu lui compliquer la vie* ». Plusieurs contributions, dont celles des historiens Marc Lazar et Antoine Marès, retracent ainsi le parcours hors du commun de cet homme né dans une famille ouvrière social-démocrate, communiste convaincu après 1945 – à 20 ans, « *j'étais encore très con* » –, et qui deviendra, en 1968, l'une des figures du Printemps de Prague. Face à la répression qui suivit, ce grand ami de Bohumil Hrabal publiera « Notre crise actuelle et la révolution », aussitôt repris dans *Les Temps modernes* (et reproduit dans cette livraison). Un texte qui servira de prétexte à son arrestation en 1972 : six mois de prison.

**Saillies cinglantes**

C'est alors qu'il dû entamer ce qu'il appelait, avec son humour légendaire, sa « *carrière de manœuvre* » : d'abord chauffagiste, il exerce ensuite, avec d'autres éminents universitaires, le métier de « pompeur d'eau » en Bohême, ici évoqué dans une nouvelle de Karel Peka. Survient la création de la Charte 77 : Vaclav Havel en est le premier porte-parole, et Karel

Bartosek le deuxième signataire. Persécutions et interrogatoires reprennent de plus belle. Son ami Jan Kren rappelle qu'un jour où il se trouvait hospitalisé, la police politique fit apporter à son domicile un ceruciel avec l'avis de sa mort. Ce fut une des raisons qui incitèrent sa femme Suzanne, une Française, et leurs trois enfants, à le précéder dans l'exil.

D'autres témoignages restituent avec beaucoup de justesse la personnalité de l'auteur de *L'Aveu des archives : Prague-Paris-Prague, 1948-1968* (Seuil), un livre qui déclencha une vive controverse en 1996. Tous soulignent son sens profond de l'amitié, sa passion pour l'art, sans oublier ce côté « *rugueux* » et ses saillies cinglantes qui allaient de pair avec son honnêteté intellectuelle, mais qui surprenaient parfois dans les salons parisiens auxquels il préférait d'ailleurs de loin les brasseries enfumées. Karel Bartosek se voulait avant tout un passeur entre les deux Europes. Son rêve : faciliter leur réunification. A la tête de *La Nouvelle Alternative*, il y aura en partie contribué. ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE

*La Nouvelle Alternative (politique et société à l'Est)*, numéro spécial « Karel Bartosek : la vie est belle », vol. 20, n° 65. 41, rue Bobillot, 75013 Paris. tienska@club-internet.fr.

# Les incendies d'une mystique

Près de trente ans après sa mort, la redécouverte de la vie, des lettres et des essais littéraires et religieux de Cristina Campo (1923-1977), admiratrice italienne de Simone Weil

**BELINDA ET LE MONSTRE**  
**Vie secrète de Cristina Campo**  
**(Belinda e il Mostro)**  
de Cristina De Stefano.

Traduit de l'italien par Monique Baccelli, éd. du Rocher, 248 p., 17 €.

**LETTRES À MITA**  
de Cristina Campo.

Traduit de l'italien par Monique Baccelli, Gallimard, « L'arpeur », 452 p., 31,50 €.

**LA NOIX D'OR**  
**(Sotto falso nome)**  
de Cristina Campo.

Traduit de l'italien par Monique Baccelli et Jean-Baptiste Para, Gallimard, « L'arpeur », 224 p., 19,50 €.

Lorsque Vittoria Guerini mourut, dans la nuit du 10 au 11 janvier 1977, elle avait peu publié et son pseudonyme de Cristina Campo n'était pas connu du grand public. Sa notoriété modeste était liée à ses amitiés littéraires passionnées et à ses prises de position violentes contre la modernisation de la liturgie catholique. On pourrait donc avoir une image assez conservatrice de ce poète secret qui entraîna Julien Green, François Mauriac, Robert Bresson, Benjamin Britten et Carl Dreyer dans sa croisade pour le maintien de l'office traditionaliste. Si l'on ajoute que son père, Guido Guerrini, compositeur et directeur du conservatoire de Florence, puis de celui de Rome, a été victime de l'épuration dans les derniers mois de la guerre (pour avoir tenu des postes officiels sous le fascisme) et longuement emprisonné, avant d'être réhabilité, cela offre de Cristina Campo un portrait ambigu. Et pourtant, cet écrivain est l'un des plus lyriques et des plus généreux que l'Italie ait connus.

De la génération de Pasolini, elle est morte au même âge. Mais elle fut ignorée de lui et l'ignora. Elle eut, en effet, un tout autre destin, sur lequel une biographie empathique, une correspondance avec son amie Margherita Pieracci Harwell, dite Mita, et un recueil de textes critiques jettent une lumière plus que séduisante. Successivement compagne de deux intellectuels qui l'ont guidée dans ses lectures et ses publications – Leone Traverso, puis le philosophe Elemire Zolla –, elle a fini par choisir la solitude, sur le mont Aventin, près d'une église où l'on célébrait le rite oriental à l'ancienne. Son immense culture la portait vers les écrivains mystiques, quelles que soient leurs origines. Mais, si elle a traduit John Donne, Katherine Mans-

field et William Carlos Williams, si elle s'est enthousiasmée pour Emily Dickinson, Hofmannsthal et T.E. Lawrence, c'est Simone Weil qui lui a offert un véritable modèle, réincarnation moderne et engagée de tant de mystiques qu'elle lisait avec passion.

« **Cantique des sans-langue** »

Elle aurait pu être une intellectuelle livresque, elle aurait pu être une mondaine superficielle, elle aurait pu être une bigote. Peu soucieuse de gloire, elle « *allumait des incendies* », dira Elemire Zolla. Ces « *incendies* » se déclaraient dans le domaine des idées, mais aussi dans celui des rapports affectifs. Son engagement n'était pas politique, mais humain. Elle disait vouloir écrire un « *Cantique des Cantiques à l'envers* », un « *Cantique des sans-langue* », en pensant à tous les démunis, les exclus et les fous sur lesquels, parfois, elle veillait matériellement.

Elle appartenait à une famille de musiciens – sa mère était la cousine germaine d'Ottorino Respighi –, de médecins – son oncle était un célèbre chirurgien – et d'anciens propriétaires terriens de la région de Bologne. Mais c'est surtout à Florence qu'elle se forma, dans un environnement à la fois bourgeois, savant et totalement bouleversé par les aléas de la guerre. Son père l'éleva lui-même, la retirant d'une scolarité normale, à cause d'une santé fragile (elle souffrait d'une malformation cardiaque congénitale). Son appartenance à son temps est abstraite, spirituelle. Et, à la lecture de sa biographie, on est étonné du peu d'incidence de l'histoire sur son activité, même si l'emprisonnement de son père et, plus tôt, la mort de sa meilleure amie dans un bombardement de Florence par les Alliés ont été déterminants dans son rapport au monde. Mais ses interlocuteurs les plus directs étaient les poètes, les musiciens et les mystiques.

Son œuvre personnelle, parfois seulement ébauchée dans de courtes illumina-

## Extrait

« Simone me rend tangible tout ce que je n'ose pas croire. C'est ainsi que nous devons devenir des idiots du village, devenir deux génies, vous et moi. Je sentais obscurément, quelque part en moi, que l'on pouvait devenir des génies (et non des gens de talent), mais personne ne m'avait dit avant aujourd'hui que c'était possible. C'est un

péché de n'être pas né idiot de village – l'idiot de Moussorgski me fascinait quand j'étais petite fille –, mais certaines fois Dieu en décide autrement. Je dois donc aimer cette lame froide qui vint un jour s'encastrer dans les gonds de mon âme pour la maintenir bien ouverte aux paroles des sans-langue – et ce soir j'arrive à la voir comme une épée d'or.

Peut-être que lorsque tout ce cri muet y aura pénétré et que je le connaîtrai au point de ne pas pouvoir me tromper (en leur posant la question d'Amfortas), Dieu voudra bien enlever l'épée, et me laisser un moment de silencieuse chaleur. »

Lettre n° 37, décembre 1956, in *Lettres à Mita*, p. 58.



Cristina Campo, dans les années 1960. ARCHIVES GIOVANNETTI/EFFIGIE/GRAZIA NERI

tions éparses, parfois réduite à l'état de projets qui n'ont pas été menés à terme – préfaces, commentaires, traductions, critiques allusives et, bien sûr, poèmes et lettres innombrables –, constitue pourtant une masse impressionnante. Les

contes de fées – le titre de la biographie écrite par Cristina De Stefano se réfère à la version italienne de la Belle et la Bête –, les mythes antiques (la jacinthe de Perséphone) et les textes sacrés bouddhistes ou chrétiens représentent sa nourriture intérieure de prédilection.

Le mot « âme » est certainement le plus fréquent sous sa plume. Et c'est par courtes anecdotes qu'elle s'exprime, dans un style souvent épuré et sec, à l'image des saintes qu'elle vénait et dont elle avait la virulence dépourvue de sentimentalisme. « *Je suis comme un cerf fuyant sans trêve dans la forêt. Quand il arrive à un étang où il pourrait se mirer, il a tellement soif qu'il la trouble aussitôt.* » Elle empruntait volontiers au *Livre du courtisan* (1528) de Baldassare Castiglione le terme de « *sprezzatura* », qui signifiait à la fois panache, hauteur et détachement.

Cristina De Stefano, sa biographe, choisit judicieusement les brèves citations dont elle émaille le récit de sa vie, en effet de plus en plus détachée, de

plus en plus aérienne. Sa beauté lui était plutôt une charge qu'un atout. Car ce n'était pas à ce monde qu'elle voulait appartenir. Elle aimait à rapporter le mot de Simone Weil (un « *kôan* » zen, dit-elle) : « *L'être de l'homme est situé derrière le rideau, du côté du surnaturel. Ce qu'il peut connaître de lui-même, c'est seulement ce qui lui est prêté par les circonstances. Je est caché pour moi et pour autrui ; est du côté de Dieu... est Dieu. Etre orgueilleux, c'est oublier qu'on est Dieu.* » Une formulation que l'on peut rapprocher de ce qu'elle retient de Borges : « *Il nous laisse entrevoir le monde infini qui se tient derrière le vrai et sans lequel le monde vrai deviendrait bientôt un monde spectral.* »

Quand le désespoir la saisissait dans une nuit d'angoisse, elle s'assignait, au réveil, un principe : « *Vivre par pure courtoisie.* » Et quand, trop seule, elle éprouvait un élan de nostalgie vers ses amis, elle réclamait « *la fleur de leur présence* ». ■

RENÉ DE CECCATTY

## Deux Marocains pour une passion française

Cette année 2006 est pour l'un, Abdellah Taïa, celle de ses 33 ans. Pour l'autre, Mohamed Leftah, celle de ses 60 ans. Tous deux sont nés au Maroc. Taïa vit aujourd'hui à Paris et Leftah au Caire. Tous deux figurent dans le *Dictionnaire des écrivains marocains* de Salim Jay (1), Taïa comme une découverte au talent prometteur, Leftah comme un écrivain majeur. Tous deux ont une identique passion pour la langue et la littérature française. Dans chacun des livres qu'ils viennent de publier, *L'Armée du salut*, pour Abdellah Taïa, et *Au bonheur des limbes*, pour Mohamed Leftah, il est beaucoup question de sexe. A partir de là, tout les sépare. Le roman d'Abdellah Taïa, ouvertement autobiographique, joue sur la sobriété, sur une manière pudique de parler de sujets délicats, voire scandaleux, tabous. Le narrateur, qui se nomme Abdellah Taïa, se

souvent de son enfance marocaine, de la pièce où il dormait, avec sa mère, son petit frère et sa sœur, tandis que son grand frère, Abdelkébir avait une chambre à lui, tout comme le père, Mohamed.

Ce grand frère, de plus de dix ans son aîné, ne parlait pas beaucoup. Mais il était une référence. C'est grâce à lui que le petit Abdellah a commencé à lire, qu'il a découvert *Le Pain nu*, de Mohamed Choukri, « *qui m'a, dit-il, révélé la littérature* ». Abdelkébir est le premier homme qu'Abdellah a aimé. Le premier qu'il a désiré aussi. Et il le dit avec une grande délicatesse. Comme est délicate sa manière de parler des autres hommes qui ont prétendu l'aimer, ce qui reste à démontrer. Quand, à 25 ans, il arrive à Genève pour terminer ses études, l'ami qui doit l'attendre à l'aéroport n'est pas là. Et injoignable. Avec ses rêves d'Europe et de liberté, de livres, de films, il se retrouve à l'Armée du salut,

seul endroit où dormir gratuitement. Ce livre qu'Abdellah Taïa dédie à son père, mort voilà dix ans, est une belle confession d'un enfant du siècle, en équilibre entre son identité marocaine et son « *rêve d'être un intellectuel à Paris* ».

### PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

Chez Mohamed Leftah, en revanche, la sobriété n'est pas de mise. Il est magnifiquement excessif et glorieusement exubérant. C'est un fou de littérature, qui ne publie que pour la deuxième fois, mais a beaucoup écrit – tout va paraître. Son *Bonheur des limbes* est d'abord un hymne au roman : « *Entrez livres, êtres et personnages aimés, chéris, tous mêlés, confondus. Je nous convoque à la*

*Fiction. Au Festin. Au Roman. Le Roman contre la barbarie. Nous n'avons pas d'autres armes.* » Leftah aime le monde de la nuit, les bordels, les barmaids. Son premier roman publié, *Demoiselles de Numidie* (2), déjà parle de ce monde. C'est l'histoire, rude, choquante, d'un bordel de Casablanca, avec des filles au nom de fleurs, des macs violents et du sexe non moins violent. Les lecteurs de Jean Genet comme d'Henry Miller ne seront pas en terre inconnue...

*Au bonheur des limbes* est plus ambitieux. On est au sous-sol d'un bar de Casablanca, dans « *la fosse* », où règnent deux femmes très singulières, Warda, la barmaid et Solange, mais Leftah y voit plutôt, citant Evelyn Waugh (plusieurs autres écrivains hantent ce récit), des limbes : « *L'endroit rêvé ce sont les limbes. On y trouve un bonheur naturel, sans la vision béatifique ; ni harpes, ni discipline communautaire, mais du vin, de la*

*conversation, dans une humanité imparfaite et diverse.* »

Du vin et de la conversation, de l'ivresse et de la poésie (Leftah aime aussi beaucoup Baudelaire). Et des femmes libres – espèce de plus en plus menacée dans « *les nouveaux Balkans où de nouveaux Ottomans (...) voudraient que les femmes (...) soient de nouveau voilées* » –, racontées, avec passion, par un homme libre. ■

### L'ARMÉE DU SALUT

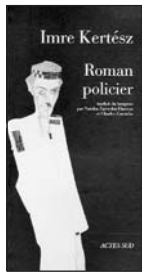
d'Abdellah Taïa.  
Seuil, 144 p., 14 €.

### AU BONHEUR DES LIMBES

de Mohamed Leftah.  
Ed. de La Différence, 156 p., 15 €.

(1) *Paris-Méditerranée/Eddif*, « *Le Monde des livres* » du 1<sup>er</sup> juillet 2005.  
(2) 1992, éd. de l'Aube, paraît en poche, éd. de La Différence, « *Minos* », 160 p., 7 €.

## ZOOM



**ROMAN POLICIER**, d'Imre Kertész. Dans l'œuvre du Prix Nobel de littérature, ce récit, écrit en deux semaines et initialement publié en 1977, apparaît surtout comme

une curiosité. D'abord parce qu'il s'agit précisément d'un roman policier, genre assez inattendu de la part de l'auteur d'*Etre sans destin*. Ensuite, parce que si l'intrigue se situe dans un pays imaginaire d'Amérique latine, on s'étonne que la censure ait laissé passer un tel réquisitoire contre les méthodes de la police politique. Car c'est de cela dont il est question : des souvenirs que le narrateur, un ex-flic de la « corporation », rédige, depuis la cellule où il se trouve incarcéré, après avoir lui-même torturé. Pas de morale, mais un constat : « D'abord, on croit être malin et maîtriser les événements, mais après on aimerait seulement savoir où diable ils nous entraînent. » A. L.-L. Traduit du hongrois par Natalia Zarembo-Huzsvai et Charles Zarembo, Actes Sud, 118 p., 12,90 €.

### À PROPOS DE GRACE, d'Anthony Doerr

Après un premier recueil de nouvelles remarqué (*Le Nom des coquillages*, Albin Michel, 2003, et Livre de poche), Anthony Doerr signe un premier roman fantastiquement poétique. Anchorage, Alaska : David Winkler est hydrologue. Il fait d'étranges rêves, comme celui où il ne peut sauver sa fille, Grace, de la noyade. Inadapté, à la fois terriblement myope et extra-lucide, David préférera fuir. Abandonner femme, enfant, métier et se retirer, pendant plus de vingt-cinq ans, aux îles Grenadines. Anthony Doerr dit alors les peut-être et les si, le recommencement – infini – de l'histoire, et « l'usage des rêves contre le matériau de la réalité ». E. G. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Judith Roze. Albin Michel, « Terres d'Amérique », 470 p., 22,50 €.

### LES REBUTS DE LA GUERRE, d'Ha Jin

A peine sorti de l'école, Yu Yuan part combattre les armées impérialistes en Corée. Avec d'autres « volontaires » chinois, il découvre l'horreur des combats comme les incompétences de sa hiérarchie. Blessé à la jambe, il est capturé et soigné par les Américains avec lesquels sa connaissance de l'anglais lui permet de fraterniser. Mais il porte avec lui la Chine de Mao – comme un parasite : fasciné et craintif, il se défend sans cesse de vouloir la trahir. Dans le camp, un parti communiste souterrain fait régner l'ordre et la terreur pour le bien de tous. Tout en gardant les yeux ouverts sur le monde, Yu Yuan accepte cette présence permanente, qui fait d'une pensée politique qu'il ne partage pas, ni ne rejette, une véritable pulsion. N. C. A. Traduit de l'anglais par Mimi et Isabelle Perrin, Seuil, 456 p., 23 €.

### SOUS LA LAMPE ROUGE, contes et récits de la vie médicale,

d'Arthur Conan Doyle. Conan Doyle était d'abord médecin. Il a commencé ses études à 17 ans, travaillé sur des bateaux, dirigé un hôpital pendant la guerre des Boers. Il a été chirurgien, ophtalmologiste, endocrinologue... Si le succès de Sherlock Holmes a vite balayé une carrière de praticien peu lucrative, c'est bien dans les années de son exercice que se sont développées cette curiosité toujours en éveil et cette large vision sociale que l'on va retrouver tout au long de son écriture romanesque. Intuition, observation, écoute. Publiées sept ans après *Une étude en rouge*, ces nouvelles racontent une foule d'anecdotes sensibles, dramatiques ou griffées d'humour. De petits textes humanistes où les amoureux de son œuvre pourront s'amuser à retrouver situations et personnages. En marge des énigmes. X. H. Traduit de l'anglais par Christine Le Boëuf, Actes Sud, 378 p., 22 €.

## Rencontre. A travers des voix multiples, l'écrivain espagnol peint les désillusions de toute une génération

# Parcelles de Chirbes

Il y a une bonne nouvelle et une mauvaise. La bonne, c'est que le dernier roman de Rafael Chirbes, *Les Vieux Amis*, va une fois de plus bouleverser ses lecteurs en les amenant à s'interroger sur l'amitié, le temps qui passe, les illusions perdues, l'écriture, l'Histoire, l'amour, l'argent, la trahison et tout ce qui fait la vie. La mauvaise, c'est que ce roman l'a laissé épuisé, à bout de souffle, exsangue, déprimé, au point, dit-il, de ne plus savoir sur quoi écrire. « Chacun des personnages, explique-t-il, est une parcelle de Chirbes qui était un mensonge. J'ai écrit ce livre avec une telle cruauté sur moi-même que cela m'a donné envie de mourir. »

Pourtant, il en parle avec animation. Quelque chose qui a failli vous tuer et qui vous a laissé une telle blessure mérite sans doute que l'on y réfléchisse, que l'on y revienne. « C'est un peu comme quand on a fait une farce. D'abord, cela fait rire et après on le paye. » D'ailleurs, lorsqu'il a relu son roman en français, il a ri. Cette souffrance est la sienne, celle de l'auteur ; les personnages n'en sont pas là, même s'ils sont désabusés, car eux n'ont pas été au bout de cette auto-destruction. Ils sont trop complaisants vis-à-vis d'eux-mêmes. Ces vieux amis qui habitent le livre, soliloquant tour à tour, ces « parcelles de Chirbes » qui évoquent leurs réflexions intimes, au cours d'un dîner, se sont connus dans la lutte antifranquiste, lorsqu'ils étaient jeunes et affiliés au Parti communiste. Depuis, « de défaite en défaite jusqu'à la victoire finale » – « hasta la victoria siempre », comme le dit ironiquement

**LES VIEUX AMIS (Los Viejos amigos)** de Rafael Chirbes.

Traduit de l'espagnol par Denise Laroutis, Rivages, 194 p., 18,50 €.

l'un des personnages –, le temps leur a fait leur affaire. Le temps, l'Histoire, et surtout eux-mêmes.

Le lecteur passe ainsi de l'un à l'autre. Les pièces du puzzle de ce « collectif », comme dit Chirbes, s'ajustent, les histoires des uns et des autres se croisent, se superposent, les destins et les caractères défilent. Au lecteur de faire le point et de savoir lequel s'exprime, car il n'y a d'autre repère que ce qu'ils

pensent ou ce que l'on a déjà appris sur eux par les autres à travers ces voix multiples. « Quand on est au concert, sourit Chirbes, il n'y a pas de pancarte qui signale voilà la clarinette, voilà la violoncelle, voilà la flûte traversière. » Les voici donc, des années plus tard, ayant perdu le souvenir de leurs rêves de jeunesse, ratés, aigris, tristes, enrichis pour certains, contents d'eux, englués dans le quotidien et la détresse pour d'autres. « L'avocat est véreux, l'écrivain est un tricheur, c'est un thème à moi, la culture est un instrument de domination, explique Chirbes. Toutefois, c'est comme dans Tableau de chasse (1), le principal personnage est un fasciste, un salaud, mais est finalement plus vrai que les autres, les pires ne sont pas forcément ceux que l'on croit. »

Pour la critique espagnole, ce roman est celui des désillusions et du désenchantement de la « génération de la transition ». Mais Rafael Chirbes n'est pas d'accord. « C'est faux. Ce sont des romans sur moi. Sur des gens qui ont eu dix-huit ans, trente ans, cinquante ans et qui vont sur soixante ans. C'est ma vie. Ou dans d'autres romans, sur des gens qui ont vu disparaître le sujet historique. Voilà sur quoi j'écris. » Il se défend d'utiliser ses états d'âme, qui n'intéresseraient que lui, et parce que c'est quelque chose qu'il déteste chez d'autres écrivains. Il assure écrire « parce qu'il n'y a plus de sujet historique » et refuse de se laisser enfermer dans la littérature de la guerre civile ou du franquisme. « On me demande fréquemment pourquoi j'écris sur Franco. Mais je ne parle jamais de Franco. La Chute de Madrid se passe le jour de



Rafael Chirbes janvier 2006. PHILIPPE GROLLIER/TEMPS MACHINE POUR « LE MONDE »

sa mort, c'est tout. Pourquoi parlerait-on de De Gaulle dans un roman ? Parce qu'à ce moment-là, il y aurait eu De Gaulle, et s'il y avait eu Mao, on parlerait de Mao ». On retrouve dans *Les Vieux Amis*, des personnages qui sont déjà passés dans les livres précédents de Rafael Chirbes. Le lecteur attentif et érudit pourra même deviner quel que clin d'œil à une œuvre qu'il admire ou une citation dont il s'est emparé – jeu qu'il aime pratiquer, mais qui inscrit aussi le roman dans la littérature universelle. Car si, effectivement, il s'exclame comme Flaubert que ses personnages, « c'est [lui] », il tisse au fur et à mesure une tragi-comédie humaine, éminemment balzacienne, inscrite dans son temps, dans notre histoire. Et, pas d'inquiétude, après avoir

publié *La Chute de Madrid*, en 2000, il disait déjà qu'il ne pourrait plus écrire car il avait fait là son meilleur roman. *Les Vieux Amis* ne sont sans doute qu'une rude étape, il faudra sans doute simplement que les feuillets qu'il continue à amasser s'organisent pour que prenne corps, peut-être malgré lui, un autre roman qui viendra s'inscrire dans cette œuvre globale et forte. Sinon, il ne resterait qu'à nous désoler comme la narratrice de *La Belle Ecriture* qui a offert à sa belle-fille ses plus beaux draps brodés, et qui pleure parce que, oubliés dans une malle, ils ont moisi. ■

MARTINE SILBER

(1) Tous les livres de Rafael Chirbes ont été publiés chez Rivages.

## L'inavouable passé d'une antiquaire suisse

# Un si joli petit meuble

### L'ANTIQUAIRE DE ZURICH (The Pieces of Berlin)

de Michael Pye.

Traduit de l'anglais par Maryse Leynaud Mercurie de France, 426 p., 25 €.

Dans la rue principale de Zurich, cité de la banque et de la discrétion affable, la vitrine d'une antiquaire attire les regards. Lucia Müller-Rossi, son énigmatique propriétaire, est italienne, – excellente éducation au sein d'une famille milanaise fortunée – suisse par mariage – avec Herr Müller, un brave bureaucrate –, et enfin allemande putative, pour ne pas dire putassière – voir la naissance de son fils Nicholas sur le territoire du Führer et ses relations mi-mondaines mi-channelles au sein du pouvoir nazi, après son divorce et son déménagement dans la capitale du IIIe Reich.

Le romancier britannique Michael Pye restitue d'une manière hallucinante les derniers mois de la vie à Berlin, juste avant l'effondrement de l'empire hitlérien. Au seuil des grandes catastrophes, les gens aiment s'amuser. Et les réjouissances de la haute société berlinoise privent le petit Nicholas de la présence constante de sa mère qui souhaite s'enrichir à la faveur de ce crépuscule des Dieux, le *Gotterdammerung* que Wagner magnifiait autrefois.

Vers la fin de la première moitié des années 1940, quelques juifs se cachent encore à Berlin et tentent de fuir. Pour eux, l'identité suisse de Lucia Müller-Rossi représente un dernier recours :

l'antiquaire sait entretenir avec les victimes des relations tout aussi cordiales qu'avec leurs bourreaux. L'argent et les meubles des premiers filent vers Zurich, grâce à ses relations, alors que les seconds reçoivent, en échange, les renseignements qui leur permettent d'arrêter les fugitifs. Qui va réclamer ces trésors, une fois le carnage terminé ?

### Compassion glaciale

Un demi-siècle plus tard, pourtant, Sarah, l'une des rares survivantes de la Shoah, reconnaît dans la vitrine de Lucia Müller-Rossi une petite table en marqueterie qui lui a appartenu, et qu'elle avait confiée jadis à l'« amie », la future célèbre antiquaire de Zurich. L'oubli et cette compassion glaciale que l'on prête souvent aux habitants du pays alpin vont-ils finir par couvrir la forfaiture ? Ce serait sans compter la rigueur morale de Nicholas, le fils chétif de la voleuse, devenu universitaire, ainsi qu'avec la pugnacité de sa fille, Helen. Les héritiers de l'antiquaire pendront tous les risques afin que justice soit rendue et que la vieille dame, au seuil de la mort, soit rattrapée par son passé indigne.

Inspiré d'un fait réel, cette fiction permet à Michael Pye de partir d'un objet presque trivial – un « joli petit meuble » –, pour surprendre avec finesse les abîmes de la nature humaine, ainsi que les échos lointains, jamais éteints, du plus grand crime de l'histoire. ■

EDGAR REICHMANN

## Le récit foisonnant d'une « incorrigible romantique »

# Histoire d'histoires

### GARDER LA FLAMME (Lighthousekeeping)

de Jeanette Winterson.

Traduit de l'anglais par Séverine Weiss, éd. Melville, 272 p., 19 €.

C'est un livre d'une richesse infinie. Qui plaira à tous ceux qui aiment qu'on leur raconte des histoires à tiroirs, des histoires de mer et de mère, de marins et de phares, comme à ceux qui aiment les clins d'œil aux chefs-d'œuvre de la littérature – notamment anglo-saxonne. Vif-Argent, la narratrice, est orpheline : son père, équipier sur un bateau de pêche, est reparti avec la marée. Sa mère, elle, est tombée au bord d'une falaise, un jour qu'il soufflait « un vent à écailler les poissons ». Un temps recueillie par Miss Pinch, une institutrice revêche et vieille fille acariâtre, Vif-Argent est adoptée par un gardien de phare aveugle et « aussi âgé qu'une licorne ». Mr Pew est, comme Vif-Argent, perdu : différent. Différent parce que seul au monde, seul avec ce phare de granit – « refuge des mouettes et des rêves » – et ses histoires. Seul sur ce maudit rocher mangé par les eaux, à quelques coups de rames de Salines, dont le port ensablé, situé aux confins de l'Ecosse, est, depuis longtemps déjà, privé de bateaux.

Chaque soir, c'est le même rituel : Vif-Argent implore Pew : « Raconte-moi une histoire », et, chaque soir, Pew raconte un épisode de l'histoire de Babel Dark. Ce mystérieux pasteur qui, certains soirs, partait on ne sait où retrouver son premier amour et enterrer ses démons,

aurait, dit-on, inspiré Stevenson pour *Dr Jekyll et Mr Hyde...* Chaque soir donc, Pew reprend l'histoire, ajoute force détails, multiplie les digressions. Vif-Argent l'interroge : « Pourquoi ne peux-tu jamais me raconter une histoire sans en commencer une autre ? Parce qu'aucune histoire n'est le début d'elle-même, pas plus qu'un enfant ne vient au monde sans parents. » Quand elle réclame une histoire qui finit bien, il lui fait cette merveilleuse réponse : « Cela n'existe pas. – *Quoi, les fins heureuses ? – Les fins. »*

Jeanette Winterson s'en donne alors à cœur joie et déploie ses talents de conteuse tout en menant une réflexion sur le travail de romancier : « Vous n'avez pas besoin de tout savoir. Il n'y a pas de tout. Le sens, ce sont les histoires elles-mêmes. La narration continue de l'existence est un mensonge. Il n'y a pas de narration continue, il y a des moments illuminés, tout le reste n'est qu'obscurité. » Histoire d'une « incorrigible romantique », extrêmement lucide, *Garder la flamme* est aussi une réflexion sur la mémoire, sur la nécessité d'apprendre à lire à déchiffrer ce qui est caché, enfoui – ce que Winterson appelle « le don de seconde vue ». Entremêlant les récits, brouillant les repères, multipliant les références – Samuel Taylor Coleridge, Virginia Woolf – et fulgurances poétiques, Jeanette Winterson prouve encore une fois, et si besoin était, qu'elle est « une auteure qui par hasard aime les femmes » et non « une lesbienne qui par hasard écrit » (in « L'Infini », n° 92, Gallimard). ■

EMILIE GRANGERAY

Alain Nadaud et Patrick Roegiers dans les coulisses des Lumières

# Le géographe et l'anatomiste

**LE VACILLEMENT DU MONDE**  
d'Alain Nadaud

Actes Sud, 128 p., 13,90 €.

**LE COUSIN DE FRAGONARD**  
de Patrick Roegiers

Seuil, « Fiction & Cie », 228 p., 18 €.

Explorer, expérimenter pour mieux comprendre et faire connaître, c'est là sans doute le vrai moteur du XVIII<sup>e</sup> siècle, soucieux de s'affranchir des règles, normes, étiquettes en tout genre héritées d'un XVII<sup>e</sup> préoccupé de bienséance et de bon goût. Société morcelée en Etats, carcans et barrières d'octroi qui segmentent et entravent la libre circulation des idées et des passions, le monde des Lumières s'efforce de lever les chapas qui pèsent sur l'individu, sans envisager encore la révolution qui s'ensuivra.

L'Encyclopédie et son aspiration à présenter un savoir universel reste le meilleur symbole de cette émancipation militante. Cette soif de transgression, deux figures obscures du temps la connaissent et s'y adonnent sans trêve. Célébrés aujourd'hui par deux des romanciers les plus singuliers des lettres françaises.

Louis Legrand n'a pas laissé de nom. Auteur d'un globe terrestre extraordinaire, qui, avant Alain Nadaud, éblouit Rétif de la Bretonne, visitant en 1759 les Capucins de Dijon, Legrand (« un Père dont les vœux avaient été forcés. Il ne trouva que ce moyen de se distraire ; l'ouvrage achevé, il mourut de chagrin », à lire *Monsieur Nicolas*) devient sous la plume de l'auteur d'*Une aventure sentimentale* (éd. Verticales, 1999) une admirable figure romanesque. Exalté par ses lectures comme prisonnier d'interdits plus sociaux que moraux, Legrand ne se contente pas d'assister le seigneur qu'il accompagne au Canada dans sa volonté de décrire un espace à découvrir, même s'« il s'initia sur le terrain aux rudiments de la triangulation, aux relevés topographiques et à l'art de dresser des cartes ». Il s'éprend de Laure

(une aristocrate !) et « expérimente » : « Si le marquis de Versac avait appris à Louis Legrand l'art des relevés de terrain, ce fut avec sa fille que celui-ci aborda l'étude de cette autre géographie, à la fois simple et mystérieuse, que figure un corps de femme. Il en explora avec autant de curiosité que de précaution les détours. Il en examina avec soin les reliefs et les courbes, les mamelons, les plaines d'herbe tendre, les forêts odorantes, les sources secrètes. » Crime inexpiable.

Pourchassé par la vindicte du père, il échappe de peu à la mort, se voit forcé de prononcer des vœux monastiques et rêve d'atteindre celle qu'il a perdue en lui offrant le plus magique des tombeaux, une place au sein des constellations, puisqu'il ne peut guère la retrouver qu'au ciel. Une façon de donner forme à ce qui l'obsède, lui échappe et le meurt tout à la fois. De créer aussi.

« Entre le localisable et l'inconnu, il fallait trancher ; c'était lâcheté, couardise mentale de s'acharner à tout vouloir remplir absolument ; il fallait ne pas hésiter à prendre fait et cause pour l'incomplet et l'inachevé (...); il était bon de permettre au vacant de prendre la place qui lui revient. Qui plus est, seules ces zones en friche avaient le don de suspendre le cours de ses pensées, de le faire vraiment rêver, de ne rien verrouiller, de laisser le champ libre à l'investigation... »

## Evasion factice

Prisonniers de l'espace clos où ils sont conçus, les deux globes, terrestre et céleste, offrent l'évasion factice que le cilice social interdit.

Cette allégorie sur le pouvoir transgressif de l'invention créatrice ne manque heureusement pas de chair, et le trouble qui fait vaciller Legrand, trop subtil pour se mesurer en angle, degré ou minute, rejoint celui qui gagne tout spectateur des écorchés embaumés par l'anatomiste Honoré Fragonard, virtuose de la dissection et pionnier de la thanatopraxie.

« De cette passion brutalement interrompue, et désormais sans lendemain, il avait gardé la forte odeur de sang que dépose au bout des doigts et au creux de la

paume le souvenir des caresses maladroites, mais ô combien ardentes et si tendres, d'un corps qui, passant les bornes de la décence, prend le parti de se donner pour la première fois : sauf qu'il s'était retrouvé, après de tels emportements, le cœur en lambeaux. Son corps était de part en part comme transpercé par une rugueuse écharde de souffrance qu'on ne peut extirper qu'en s'ouvrant la chair à vif à l'aide du tranchant des regrets au risque de se saigner à blanc par trop de questions restées sans réponse. »

Après Roger Grenier naguère, Patrick Roegiers s'empare du personnage, fascinant envers de son cousin et quasi homonyme, peintre pétillant de ce bonheur élégant dont on drapait les Lumières. Et retourne le gant. Sous l'épiderme lisse et tendre, le scalpel révèle tendons et fibres déchirés, humeurs secrètes et fluides inconnus, méphitiques ou non. Ennemi du fard (l'évocation des poudres, pommades et perruques qui fardent la vérité du nu court tout au long du roman), sévère jusqu'à l'ascétisme, ce Fragonard-là rêve aussi de « chair intacte, pâle et colorée d'une nacre si cristalline qu'on aurait dit un coquillage ». C'est celle de la belle qu'il rencontra un soir d'été, aimait et vit mourir dans ses bras, foudroyée par un mal qu'elle identifie en expirant à l'amour. La tombe de glace qu'il lui creuse – qui ignore la fibre baroque de Roegiers ? – permet au jeune amant de retrouver, des lustres plus tard, l'être aimé et de l'intégrer, comme Legrand chez Nadaud, via sa dépouille miraculeusement préservée, à son grand œuvre. Soucieux de célébrer le temps de Fragonard, Roegiers invite dans ses pages Watteau comme Diderot, d'Alembert ou David. Au péril de sa narration, plus menacée que celle, proche du prétexte, des galeries cinématographiques à la Sacha Guitry. Reste la langue du romancier, riche et rare jusqu'à la préciosité, mais du coup d'une invention permanente. Sans doute est-ce la Belle que le romancier entend intégrer à quelque projet universel ? A ce jeu, Roegiers ne démérite pas des exemples de Legrand et Fragonard. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Deux romans de Michel Surya

## Angoisse et consolation

**DÉFIGURATION**  
de Michel Surya

Ed. Léo Scheer, 172 p., 17 €.

**L'ÉTERNEL RETOUR**  
de Michel Surya

Ed. Lignes-Léo Scheer, 154 p., 16 €.

Paru en 1995, *Défiguration* semble bien être le pendant, la face ténébreuse, d'un mystérieux message dont *L'Eternel Retour* (qui, à la différence de *Défiguration*, porte la mention « roman »), serait l'autre visage, tout aussi inquiétant, mais comme baigné de lumière. D'une certaine lumière.

*Défiguration* met en scène, dans un paysage de neige et de déréliction, un écrivain, Edouard Adler, qui, avant de mourir, confie au narrateur le soin de détruire tous ses écrits. Cette œuvre a vocation à être emportée ; elle est comme frappée d'interdit par une catastrophe majeure – les camps de la mort nazis – dont elle est impuissante à témoigner : « Ce qui devait être écrit ne l'a pas été. Ce qui l'est ne l'aurait pas dû. Ce n'était peut-être pas évitable. On ne répare pas l'horreur d'avoir survécu par celle de dire comment. Il n'y a plus pour moi, depuis, de livres qui ne trichent. » L'angoisse, le sentiment de l'irréparable, de ne pouvoir jamais prononcer le mot qui libérerait de la malédiction et de la mort – une mort à la fois désirée et impossible –, le congé hautain donné à l'anecdote, au pittoresque, confèrent à ce récit l'intensité glacée d'un surprenant chant funèbre.

On ne peut évidemment que songer, à

chaque page de *Défiguration*, à Georges Bataille (dont Surya est le biographe) et, surtout, à Maurice Blanchot – tout à la fois dans son effacement volontaire, dans sa référence à la Shoah et dans sa hantise de « l'absence d'œuvre ».

*L'Eternel Retour* est donc d'une tonalité en apparence moins sombre. Une sorte de rédemption – quoique le mot ne convienne pas – se profile, au loin. A l'irréparable et au désespoir sans rémission, répond ici ce que l'auteur nomme « l'expérience de la pensée ». Une expérience radicale, dont les modèles ou les référents explicites sont Nietzsche, qui tenta de penser l'« Eternel Retour », et Stig Dagerman, cet écrivain suédois suicidé en 1954 qui échoua à trouver une issue à l'angoisse contemporaine.

Comme dans *Défiguration*, mais avec des moyens formels différents – ici le monologue compact, la parole haletante, sans respiration – deux protagonistes parlent, pensent tout haut plutôt. Le narrateur se nomme Boèce (on ne le saura qu'à la fin du livre), comme l'auteur latin du traité sur la consolation. Son interlocuteur est Dagerman, comme l'auteur de *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*. L'amour et la consolation constituent l'horizon du roman, où la pensée (celle notamment de l'Eternel Retour) « ne compte pas moins pour celui qui pense, que croire pour celui qui croit ». Une formule, presque mathématique, contient cette lueur de salut : « Rien n'est sauvé pour soi sans doute et en tant que tel, mais tout pourrait l'être, et pour quiconque, en tant qu'autre ou nouveau. Par surcroît en quelque sort. Ce surcroît que serait l'art. » ■

P. K.

Jean-Marie Rouart et les lourds secrets d'une ville du sud des Etats-Unis

## Le révolté de Norfolk

Il est des romans, nombreux, dont on se dit qu'ils n'en finissent pas, qu'ils auraient eu tout intérêt à être plus courts, plus ramassés ; il en est d'autres, rares, pour lesquels on éprouve le sentiment inverse, regrettant que l'auteur n'ait pas voulu davantage prendre son temps afin de donner au récit sa véritable ampleur. *Le Scandale*, le dernier roman de Jean-Marie Rouart, appartient à l'évidence à cette deuxième catégorie. Sa lecture sitôt achevée, on se prend à imaginer ce que ce livre aurait pu être si Rouart, tout à son engouement narratif, avait malgré tout décidé de nous emmener dans les entrailles de Norfolk, une petite ville paisible du sud des Etats-Unis.

Norfolk, donc, un gros bourg, sa distillerie, sa scierie et la sage Molly River pour la pêche à la truite. C'est l'été indien. Vivent là des émigrés méthodistes d'origine suédoise auxquels se sont mêlés des Allemands calvinistes et, un peu plus loin, à l'est de la ville, dans un ghetto, des Noirs rassemblés autour de leur église pentecôtiste. Deux populations qui coexistent sans se voir, sans se toucher, avec une apparence d'indifférence.

### Hypocrisie sociale

Il y a là Jim Gordon, qui, au fond, ne s'est jamais vraiment posé de questions sur cette curieuse cohabitation communautaire. « Plus tard, écrit Jean-Marie Rouart, quand les événements et la force des choses l'amènent à s'en poser un peu trop, il se souvient qu'en réalité, à plusieurs reprises, il avait été au bord de s'interroger sans oser franchir la limite des conventions et des usages. Au fond, comme il arri-

ve à beaucoup de gens, il n'avait réfléchi que lorsqu'il avait souffert. »

Pour souffrir, il va souffrir, Jim Gordon. Jusque-là, il avait mené une existence plutôt « dorée », le genre de type à qui rien n'arrive. Sauf qu'il avait un secret, « un de ces lourds secrets que l'on garde cadennassés dans la mémoire familiale » : à 18 ans, il était tombé amoureux d'Angela, une jeune Noire à peine plus âgée que lui. A cette époque, une autre affaire, beaucoup plus grave, avait défrayé la chronique de Norfolk : le corps d'une jeune femme noire avait été retrouvé dans la rivière, et bien que son visage et son corps fussent marqués de contusions, la police avait conclu au suicide. Cela faisait bien les affaires du juge Nathan Parker. Il n'aurait pas à inquiéter l'honorable Mr Middleton-Murray, dont le fils Robert était apparemment le chef de la bande d'éméchés qui sévissaient non loin le même soir.

En à peine vingt pages, le décor est planté, l'intrigue est en place. Tambour battant, les épisodes s'enchaînent, sans laisser place à la moindre respiration. On retrouve là les principaux thèmes des livres de Jean-Marie Rouart : la passion amoureuse, mais aussi l'injustice, la perversion du pouvoir, l'hypocrisie sociale, le racisme. Jim, le doux Jim, finira par ne plus accepter l'inacceptable : « Les injustices qui l'avaient frappé n'avaient pas manqué : il avait toujours cédé devant la nécessité sociale, sacrifiant

ses aspirations aux contraintes du réel, acceptant sans rechigner l'ordre qui régnait. Mais, cette fois, il le sentait, il ne se soumettrait pas (...) C'était pour lui une question de survie. S'il cédait cette fois, c'en était fini de cette minuscule lumière qui brillait en lui et qui était sa vraie vie. Il rejoindrait les marionnettes : tous ceux qui vivaient tranquilles autour de lui, sans s'offusquer du mal, douillettement complice de ses méfaits. » Jim le révolté, enfin, sans doute trop tard.

Sans manichéisme, mais usant parfois d'astuces narratives un peu grosses (l'incendie pendant le procès de Jim Gordon et d'Angela !), campant quelques formidables personnages secondaires (les deux journalistes Robin Cavish et Tom Steward, Lisbeth, la vieille tante de Jim), Jean-Marie Rouart déroule son récit ; s'il

s'agissait d'un scénario, on dirait son découpage, son séquençage. Là est le problème justement : la trame narrative est impeccable. Manquent l'épaisseur, la densité, les temps morts, les silences, les descriptions des lieux et des sentiments qui font les grands romans. Et, à la fin, nous sommes un peu comme la Molly River qui « ne se souvient de rien, comme si les hommes passés près d'elle étaient aussi immatériels et fugitifs que les reflets du soleil sur ses eaux vertes ». ■

FRANCK NOUCHI

## ZOOM



### ENTRE NIL ET SEINE, entretiens

avec Brigitte Kernel, d'Andrée Chedid  
Andrée Chedid est une grande dame, modeste et courtoise. Attentive aux visages et discrète sur son œuvre – une quarantaine d'ouvrages, du *Sixième jour* à *Rythmes*. On sent le plaisir de l'échange dans les entretiens que, du printemps 2003 à l'automne 2004, elle a accordés à Brigitte Kernel. On reconnaît sa parole vive et rapide, son refus de s'appesantir, qu'elle évoque son enfance au Caire (où elle est née en 1920), son admiration pour sa mère, ses premiers poèmes, en anglais, ou son installation à Paris en 1946. La

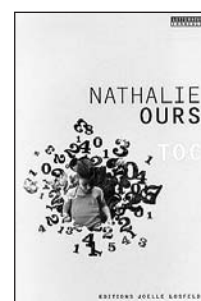
poésie ? C'est, à ses yeux, l'essentiel. Elle parle de l'émotion initiale, du désir de communiquer, de la quête du mot juste – en retrouvant ses manuscrits avec des feutres de couleur. Il est aussi question de ses romans, dont la plupart sont inspirés par l'Égypte, de son amour du théâtre, de la musique, de son fils Louis et de son petit-fils Matthieu, pour qui elle a écrit la chanson *Je dis aime*. Avec grâce et pudeur, elle continue, assumant sereinement son âge, à célébrer la vie « passagère et fragile ». Et cite un de ses poèmes : « On ne peut bâtir qu'adossé à la mort. » M. Pn.

Belfond, 184 p., 16 €.

### LE FOU DE PRINTZBERG, de Stéphane Héaume

Le pack s'agit juste avant la banquise comme un puzzle de glace aux morceaux dispersés. Là-bas, tout est gelé, les montagnes livides s'effacent dans une nuit qui ne cesse de tomber. Paysage de cauchemar ? Si on veut. C'est la désolation des grands confins du monde. Pourtant, des chantiers gigantesques se dressent sur cette terre perdue. Dévorants décors. Pour son troisième roman, Stéphane Héaume nous embarque dans une fantastique aventure traversée de mythologies et de drames anciens. Rien d'autre à dévoiler. Une histoire de fidélité, de trahison et de jalousie. Désagrégation des sentiments. Nature violente. Héaume écrit dans les débordements de l'enfance enfouie. Ce que l'on imagine, ce qui fait peur, ce qui emporte, ce qui nous étirent, nous serre. Nous fait nous retrouver. X. H.

Ed. Anne Carrière. 278 p., 18,50 €.



### TOC, de Nathalie Ours

Un, deux, trois, quatre, cinq, six. Sept, huit, neuf, dix, onze, douze. Ça commence comme ça. La petite litanie arithmétique peut continuer à l'infini. Tant mieux. Elle compte tout Camille. Alignant les chiffres dans sa tête comme autant de minuscules briques réfractaires qui la protègent du feu d'un terrifiant enfer intérieur. De ses « mauvaises pensées de sang, d'os écrabouillés »... Elle a 10 ans et il s'est déjà passé quelque chose de terrible dans sa vie. Une horreur, une vraie, qu'elle n'a pas pu empêcher. Alors, parce que depuis tout peut arriver, elle se protège et elle protège les autres. Ça marche.

Magie blanche. Mais il ne faut pas se relâcher. Jamais. Avec des mots d'une infinie justesse et d'une très douce proximité, Nathalie Ours écrit le court roman d'une fillette sage, fragile et rêveuse en proie à un de ces « troubles obsessionnels compulsifs ». Un TOC, rempart fou à une folie plus grande qui pourrait l'emporter. C'est étonnamment beau, sensible, poignant. X. H.

Ed. Joëlle Losfeld. 90 p., 9,50 €.

### LA LIBRAIRE, de Gisèle Coscas

« Abel et moi avons poussé en même temps dans le ventre de Rebecca, notre mère. Nous avions peu de place, et nous nous heurtions. » C'est Odile qui parle. Qui parle de « gémellité meurtrière », de « doublet raté ». Odile est libraire rue de Vaugirard. Abel, au prénom de victime, est son jumeau, obèse, colérique, attardé mental. Colette s'occupe de lui, lui donne à manger comme à un grand « enfant de 37 ans ». Tentations de meurtre. Folie larvée, rampante, obsédante. Basculement dans un monde « hors norme ». Dans ce deuxième roman, Gisèle Coscas nous dévoile la face cachée de la proximité gémellaire. Incisif et troublant. Fl. N.

Le Serpent à plumes, 196 p., 19,90 €.



### LE SCANDALE de Jean-Marie Rouart.

Gallimard, 170 p., 15 €.

Entre combats pour l'égalité et prise en compte des identités sexuelles, la lutte pour l'émancipation dessine les contours d'une nouvelle modernité

# Le temps des femmes

Voici un peu moins d'un an, les éditions La Découverte publiaient la traduction française de *Gender Trouble*, le maître ouvrage de Judith Butler, paru outre-Atlantique en 1990 (*Trouble dans le genre*, « Le Monde des livres » du 29 avril 2005). Avec cet essai audacieux, la philosophe américaine avait posé un geste critique à l'intérieur même de la galaxie féministe : contre une certaine conception rigide des identités, elle dynamisait le vieux répertoire masculin/féminin en faisant du « genre » une véritable performance, au sens théâtral du terme.

Or les idées de Butler irriguent désormais de nombreux champs de recherche, en France même, bien au-delà des seules études féministes. En témoigne le bel hommage que leur rend aujourd'hui Alain Touraine. Figure majeure de la sociologie française, celui-ci ne pouvait pas demeurer insensible à une dramaturgie *queer* où le sujet sexué est envisagé comme acteur

**LE MONDE DES FEMMES**, d'Alain Touraine,

Fayard, 264 p., 19 €.

« *Il est difficile de résister à la déconstruction opérée par Judith Butler et d'autres. Et j'adopte moi-même comme point de départ cette œuvre critique* », écrit Touraine en ouverture au *Monde des femmes*, où cet esprit savant et sans cesse à l'affût salue à plusieurs reprises « la qualité exceptionnelle des travaux des féministes américaines ».

Ce qui est en jeu, ici, c'est le refus des généralités fallacieuses sur la « nature » et la « sensibilité » féminines. Le rejet de tout essentialisme, en somme. Mais c'est surtout le désir renouvelé d'en finir avec les « idéologies de la domination », où la femme se trouve sans cesse réduite au rang de pure victime, décidément incapable de prendre en main ses propres destinées : « *J'ai passé toute ma vie à combattre cette représentation désespérante du monde, acharnée à éliminer toute référence aux acteurs sociaux et aux sujets. J'ai constamment identifié et analysé, en les soutenant, les mouvements qui essayaient d'ouvrir un espace politique, de mobiliser des acteurs responsables, d'élaborer des stratégies et de faire campagne pour les réformes. (...) Et, au moment où je me suis engagé dans un travail direct sur l'action des fem-*

*mes dans la période postféministe en France, je cherchais, dans ce domaine comme dans d'autres, à échapper à la vision désespérante dont j'étais convaincu qu'elle correspondait surtout à l'épuisement d'un mode de pensée et d'une période historique* », témoigne Touraine.

## « Rôle d'avant-garde »

Les temps changent, le monde bouge, et dans cet espace bouleversé, les femmes occupent une place centrale. Telle est la thèse développée par le sociologue, qui s'appuie sur une série d'entretiens réalisés par de jeunes chercheuses auprès de femmes venues d'horizons divers. Sans vraiment donner à lire cette enquête (les citations en sont très rares), Touraine s'en prévaut pour nourrir sa propre conception de l'expérience individuelle comme de l'action collective, et montrer que, sur la scène de la modernité (croiance en la raison, défense du droit des personnes), les femmes tiennent maintenant le « rôle d'avant-garde » qui fut jadis celui des ouvriers dans la société industrielle.

Insistant sur la place cruciale de la sexualité dans ce qu'il nomme « l'inven-

tion de soi », et réexaminant certains débats d'actualité (des querelles sur la parité aux luttes de Ni putes ni soumises), le sociologue annonce l'avènement d'un monde inédit, où il reviendrait aux femmes d'assumer le grand retour du « sujet », entendu comme l'affirmation universelle du droit de chacune/chacun à la liberté et à la responsabilité.

Entre combat pour l'égalité et prise en compte de leur différence, les femmes seraient donc au cœur des principales questions démocratiques du temps : « *Elles ont cherché à dépasser la modernité classique, au nom d'une plus grande modernité, enfin tournée vers l'être qui agit plutôt que vers le monde sur lequel il agit.* » Un peu partout à travers le monde, le pouvoir masculin ne demeure-t-il pas hégémonique, brutal, sanglant même ? Raison de plus pour affirmer que la résistance à ce pouvoir doit se porter là où il s'exerce en premier lieu – à même le corps : « *C'est par le corps, et surtout le corps désirant mais aussi le corps menacé, que le retour sur soi l'emporte sur les aventures dans le monde* », conclut Touraine. ■

JEAN BIRNBAUM



Berlin 2004. RAYMOND DEPARDON/MAGNUM PHOTOS

## Eloge du « féminisme classe moyenne »

**LES FEMMES ET LA VIE ORDINAIRE** de Christopher Lasch.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Christophe Rosson, éd. Climats, 256 p., 19 €.

Il y a quelque bravoure à être un vieux féministe. Parmi les éléments classiques du répertoire progressiste, en effet, cet engagement est sans doute le plus fragile ; le plus susceptible, aussi, de tourner à la déstabilisation. Fouillez les mémoires d'« ex », interrogez tel ou tel desperado du gauchisme : c'est souvent la prise de distance avec les luttes d'émancipation des femmes qui a inauguré leur rupture avec les idéaux d'émancipation tout court.

De cette trajectoire banale, les exemples sont légion. Ils ne sont pas tous d'intérêt égal : si beaucoup d'anciens féministes ont fini en VRP de la misogynie, d'autres ont fait de leur désenchantement l'outil d'une sombre lucidité. Parmi ces derniers, il faut faire un sort parti-

culier à Christopher Lasch. Formé à l'école du marxisme, l'historien américain, mort en 1994, a laissé une œuvre originale, intuitive, où se trouvent méthodiquement ruinées, une à une, les illusions du progrès. Là encore, c'est par les femmes que le doute est né : « *Ma propre confiance dans le pouvoir des vieilles idéologies commença à vaciller au milieu des années soixante-dix, moment où mon étude de la famille me poussa à questionner le programme de la gauche en faveur de la libération sexuelle, de l'accès des femmes au monde du travail et de l'assistance publique* », confiait-il dans son dernier livre, *Le Seul et Vrai Paradis*, paru en 1991, et dont la traduction française vient d'être rééditée en poche (Flammarion « Champs », 706 p., 14,50 €).

### Déraison progressiste

A l'origine de ce revirement, on trouve donc une révolte contre le féminisme, envisagé comme l'une des pathologies de la déraison progressiste. Au-delà, il y a aussi la conviction qu'un acte de fidélité vaut mieux que la promesse d'un bon-

heur à venir, et que l'idéal démocratique ne saurait se confondre avec l'attente de lendemains enchantés. Plus profondément, il y a l'attachement à quelques qualités dont Lasch voulait croire qu'elles distinguent la petite-bourgeoisie : la loyauté, l'amour du travail bien fait, la capacité à garder les pieds sur terre.

D'où le curieux éloge d'un « *féminisme classe moyenne* », tourné vers un « *renouveau domestique* », qui forme l'horizon vertueux du recueil de textes intitulé *Les Femmes et la vie ordinaire*, publié en 1997, et que les éditions Climats viennent de traduire en français. On y reconnaîtra le charme de cette écriture intense, qui mêle notations intimes et considérations universelles, dans la grande tradition des fresques inspirées par le matérialisme historique : poésie courtoise et marché matrimonial sont analysés pour expliquer les polémiques médiévales autour de la sexualité, tandis que le théâtre anglais est convoqué afin de mesurer les enjeux du « *Marriage Act* » (1753), par lequel les unions clandestines se virent soudain interdites.

De même, Lasch montre que le renouveau féministe des années 1950 est à mettre en relation non pas avec un regain de combativité contre l'oppression « patriarcale », mais bien plutôt avec la « *banlieu-isation de l'âme américaine* » et la nouvelle séparation radicale qu'elle instituait entre foyer familial et lieu de travail, à une époque où l'esprit marchand et l'injonction de compétitivité devaient s'imposer pour de bon à tous... et à toutes : « *Le mouvement féministe, loin de civiliser le capitalisme d'entreprise, a été corrompu par celui-ci.* » En n'ayant que le mot « *égalité* » à la bouche et en reprenant à leur compte les discours de la croissance économique et de l'optimisme scientifique, les féministes seraient devenues les agents objectifs d'un système disciplinaire visant à régler celle des femmes en pays musulmans, et pas non plus celle des Occidentales. Raison de plus pour guetter ce qui pourra, dans la génération qui vient, se mettre en place comme propositions neuves ou comme conflits anciens. Le plus imprévisible réside sans doute dans les interactions entre les femmes de Chine et celles des autres régions du globe. Vont-elles rechanter un jour l'*Internationale* ? Sur quel air ? Avec quelles paroles ? ■

J. BI.

## La marche rapide des Chinoises

Un homme sur huit, aujourd'hui, est une femme chinoise. Approximativement. Ce calcul est grossier, mais parlant. Il donne l'idée du rôle déterminant, dans l'histoire prochaine du monde, de cet immense ensemble de femmes en voie d'émancipation. Si, demain, leur situation continue de changer aussi vite et aussi profondément qu'hier, il y a de fortes chances que cette évolution produise des effets décisifs, bien au-delà des frontières de la Chine.

Car ces femmes viennent de très loin, et sont allées très vite, au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Un essai de Danielle Elisseeff le rappelle avec concision et pertinence. En 1900, peu de choses essentielles avaient changé depuis près de treize siècles. Le code des Tang avait fixé la situation des « *créatures à utérus* », comme dira bientôt, avec une ironie amère, la révolutionnaire Qiu Jin. Elles étaient perpétuellement sous tutelle, au long d'une existence régie par la « *piété filiale* » et les « *trois obéissances* » – au père, au mari, au fils. Au terme de

mariages arrangés, une vie prévisible les attendait : cuisine, ménage, travaux agricoles, entretien des animaux. Le tout couronné par une tâche suprême, impérative : donner dès que possible à la famille du mari un héritier mâle.

Seules les courtisanes échappaient, pour une part, à cette morne destinée. Elles n'étaient pas libres pour autant, on s'en doute. En fait, aucune femme ne s'appartenait. Signe visible de cette dépossession totale qui touchait d'abord le corps : les pieds bandés. Cette habitude mutilante s'était mise en place vers l'an 1000. Elle ne concernait pas que les classes dirigeantes. Quelques régions du Sud mises à part, la coutume s'était répandue dans les campagnes. Pendant des siècles, les petites filles, vers 6 ans, voyaient leur marche entravée, leurs ligaments distendus, leurs ossements atrophiés. Interdite officiellement au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, cette pratique a subsisté, en particulier dans des milieux défavorisés, jusque vers les années 1930.

Pourtant, un premier tournant est déjà pris. A partir de 1912, en effet, des droits « à l'occidentale » sont proclamés. Les femmes chinoises acquièrent une forme d'autonomie et de personnalité juridiques qui se juxtaposent avec les réalités

### CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

traditionnelles persistantes. Quelques figures héroïques, singulièrement des chinoises éduquées au Japon, commencent à militer pour l'apprentissage de la lecture, l'entrée des femmes dans les écoles et les universités. La France occupe, dans ce processus, une place discrète, mais pas négligeable. Au cours de la guerre de 1914-1918, en raison du manque de main-d'œuvre lié à la mobilisation générale, la République propose à des Chinoises, hommes ou femmes, de venir travailler dans les

usines françaises en échange de cours du soir ! C'est ainsi que s'est instruite Ge Jianhao, qui sera plus tard une des figures proches de Mao. Elle était à Montargis en compagnie d'un jeune homme de 16 ans, venu en France pour les mêmes raisons, le futur... Deng Xiaoping.

Le tournant décisif s'accomplit, à partir des années 1950, avec les mutations introduites par la République populaire. « *Tout ce que les hommes peuvent faire, les femmes peuvent le faire aussi* », proclame Mao. Donc, elles apprendront à lire, s'enrôleront dans l'Armée rouge, construiront des tracteurs. En plus, elles feront aussi ce que les hommes ne peuvent pas, des enfants : la population du pays double en un quart de siècle. Ensuite, la politique de restriction des naissances s'imposera par des mesures dissuasives. A présent, sous nos yeux, les Chinoises se maquillent, vont au supermarché, soignent leur allure, commencent à jouer les touristes...

Grande inconnue : quel résultat sortira de cette marche si rapide entre

asservissement et expansion ? Les Chinoises, demain, demanderont-elles plus de confort, ou plus de liberté ? Plus de pouvoir, ou plus de plaisir ? Inventeront-elles de nouvelles formes de lutte, de revendication, de discours politiques ? Leur situation est très singulière : à l'évidence, ce n'est pas celle des femmes en pays musulmans, et pas non plus celle des Occidentales. Raison de plus pour guetter ce qui pourra, dans la génération qui vient, se mettre en place comme propositions neuves ou comme conflits anciens. Le plus imprévisible réside sans doute dans les interactions entre les femmes de Chine et celles des autres régions du globe. Vont-elles rechanter un jour l'*Internationale* ? Sur quel air ? Avec quelles paroles ? ■

**XX<sup>e</sup> SIÈCLE, LA GRANDE MUTATION DES FEMMES CHINOISES** de Danielle Elisseeff.

Ed. Bleu de Chine, 168 p., 19 €.

## Un long voyage au pays des inégalités

**LE LIVRE NOIR DE LA CONDITION DES FEMMES**, dirigé par Christine Ockrent, coordonné par Sandrine Treiner, postface de Françoise Gaspard.

Ed. XO, 778 p., 24,90 €. (en librairie le 6 mars)

Qu'y a-t-il de commun entre une Africaine qui risque l'excision dès ses premières années, une Koweïtienne qui vient tout juste d'obtenir le droit de vote, une Irlandaise qui n'a pas droit à l'avortement et une Pakistanaise menacée de mariage forcé ? Toutes sont femmes, ce qui les expose, dans l'immense majorité des pays du monde, aux violences et à la discrimination. « *La subordination des femmes plonge ses racines dans la nuit des temps*, écrit Françoise Gaspard dans la postface du *Livre noir de la condition des femmes*. Longtemps, elle a été occultée. Pis encore, elle a été expliquée, confortée, justifiée par une longue lignée de penseurs, des philosophes notamment. »

Dès l'introduction, *Le Livre noir de la condition des femmes* invoque le préambule de la déclaration de 1993 des Nations unies sur l'élimination de la violence à l'égard des femmes, qui est construit autour de cinq mots : sécurité, intégrité, liberté, dignité, égalité. « *Cinq mots fondamentaux et universels pour décliner tout ce qui fait encore défaut à tant de femmes en ce*

*début de troisième millénaire* », écrit Sandrine Treiner, qui a coordonné l'ouvrage.

Autour de ces « *cinq mots simples et magnifiques* », *Le Livre noir* rassemble quarante contributions de chercheurs, de militants et de journalistes sur la condition des femmes dans le monde. L'anthropologue Françoise Héritier, qui s'interroge sur la place des femmes dans les sciences, y côtoie le gynécologue René Frydman, qui étudie la mortalité maternelle dans le monde, Fadela Amara, la présidente du mouvement Ni putes ni soumises, ou Irene Khan, la première femme, première Asiatique et première musulmane à diriger Amnesty International.

### Discriminations subtiles

Dans la préface de ce long voyage au pays des inégalités, Christine Ockrent proclame son attachement aux valeurs universalistes : le relativisme culturel, qu'il revête, ou non, les habits de l'altermondialisme, ne peut en aucun cas, estime-t-elle, justifier des pratiques telles que l'excision ou la polygamie. « *Certains principes universels, j'en ai la conviction, doivent être défendus, proclamés et promus au-delà des cultures et des croyances*, affirme la journaliste, qui a dirigé l'ouvrage. (...) *Nous tous, les contributeurs de ce livre, pensons qu'aucune religion, aucune coutume ne justifie qu'on assassine, qu'on brûle, qu'on torture, qu'on lapide,*

*qu'on viole une femme parce qu'elle est une femme.* »

Crimes d'honneur, mariages forcés, polygamie, prostitution forcée, exploitation économique : dans la plupart des pays du Sud, les violences sont légion. Parfois, les inégalités commencent avant même la naissance : dans une contribution sur le fléau des « femmes manquantes » d'Asie, Isabelle Attané montre que les avortements sélectifs mais aussi les abandons de nouveau-nés de sexe féminin, les infanticides et les négligences à l'égard des filles en matière de santé ou d'alimentation ont fini par bouleverser le rapport démographique entre les hommes et les femmes. Sans ces pratiques, l'Asie devrait ainsi compter environ 90 millions de femmes supplémentaires...

Les pays développés, où les inégalités ne sont plus inscrites dans les textes, pratiquent, eux, des discriminations plus subtiles : les droits politiques n'ont pas suffi à installer la mixité (Ségolène Kamouille et Kareen Jabre), les succès scolaires des filles ne leur ont pas permis d'accéder aux filières prestigieuses (Catherine Mary) et dans la vie professionnelle, la parité hommes-femmes, qui est désormais quasiment acquise, n'a pas engendré l'égalité (Margaret Maruani). « *Ce livre n'est pas un cahier de doléances*, conclut Sandrine Treiner, *mais tout au contraire l'expression d'une détermination.* » ■

ANNE CHEMIN



Shanghai 2004. RAYMOND DEPARDON/MAGNUM PHOTOS

## Au commencement était la déesse

### LE LANGAGE DE LA DÉESSE (The Language of the Goddess)

de Marija Gimbutas.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Camille Chaplain et Valérie Morlot-Duhoux, éd. Des Femmes-Antoinette Fouque, 420 p., 49 €.

Plus de dix ans après sa mort, le lecteur français peut enfin découvrir l'opus majeur d'une archéologue d'exception. Lituanienne exilée aux Etats-Unis où elle professa l'archéologie européenne à l'université de Californie, Marija Gimbutas (1921-1994) eut deux vies. Scientifique attachée à l'étude de sites néolithiques, elle semblait vouée à l'analyse de la culture matérielle – elle a signé en 1956 une somme sur *Les Cultures de l'âge du bronze en Europe orientale* – quand elle s'essaya au début

des années 1970 à une démarche plus spéculative qui bouleversa la perception des panthéons primitifs. De *Dieux et déesses de la vieille Europe* (1974) au *Langage de la déesse* (1989), elle imposa la vision d'un monde divin dominé par les figures féminines, déités vénérées dans le premier monde agraire, finalement peut-être confondues en une entité unique, cette Grande Déesse, figure cosmogonique créatrice du monde.

### « Archéo-mythologie »

Croisant les outils de l'archéologie, de la mythologie comparée et de l'ethnographie, Marija Gimbutas imposait là une « *archéomythologie* » dont nombre de savants éprouvèrent aussitôt la pertinence.

Quêtant hors de l'écriture les indices des mentalités paléolithiques, entre le VII<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> millénaire, elle élaborait patiemment une sorte de glossaire des motifs

picturaux d'une époque bien peu documentée pour offrir, par sa classification et une interprétation descriptive, l'intelligence d'une religion centrée sur le cycle de la vie et dont la Grande Déesse porte les figures successives, animalisée, serpent ou oiseau, caverne chthonienne, dame de la mort aussi entourée d'animaux psychopompes... Image(s) de la Nature, elle serait la

garantie d'une harmonie et d'une prospérité brutalement ruinées sous les coups de boulot d'invasions incultes. Pour le lecteur pressé, c'en est fait dès lors de cet « âge d'or » vite assimilé à un matriarcat originel, tandis qu'avec ces pasteurs nomades, guerriers indo-européens adeptes d'une organisation pyramidale de la société, s'impose un monde de violence

et de compétition dont on connaît la fortune...

On comprend le succès que la thèse remporta aussitôt dans les rangs des théoriciens(ne)s du féminisme, même si l'archéologie ne soutient pas la fable d'un matriarcat primitif, mais plaide pour une structure « *gylanique* » où les deux sexes se répartissent sans net déséquilibre le pouvoir.

On imagine les critiques qui

épinglèrent en réponse tous ceux que dérangeait l'hypothèse d'une déesse-mère dont la domination est aussi longue (25 000 ans !) qu'étendue (toute l'Europe).

Avec le recul, on mesure en tout cas l'importance de l'œuvre, sa puissance suggestive et la force de son message : célébrer un monde de paix et d'harmonie à reconquérir. ■

PH.-J. C.

## ZOOM

### L'ULTIME FAVEUR, de Paul Wald Lasowski

Après le *Traité des mouches secrètes* et le *Traité du transport amoureux*, voici le troisième volume d'une délicieuse trilogie où Paul Wald Lasowski, spécialiste de la subversion libertine, poursuit son exploration du génie français en revisitant le « royaume » de la « faveur » galante et politique au XVIII<sup>e</sup> siècle. Quel qu'en soit le dénouement (bonheur ou disgrâce), tout ici est dans le délai, l'essentiel reste que l'affaire soit remise à plus tard : « *Entre les délices rêvés et les faveurs accordées s'engouffre tout le romanesque* », note Wald Lasowski, escorté pour l'occasion par Rousseau, Sade et Montesquieu. P. K. Gallimard, « Le Promeneur », 112 p., 17,50 €.

### À QUOI RÊVENT LES PETITES FILLES ?

#### Une nouvelle théorie de la sexualité féminine,

d'Anne Decerf.

L'auteur propose de renoncer au « *paradigme de la castration* » et à « *ses rejets théoriques* » sur lesquels Freud a appuyé sa conception de la sexualité féminine. A la place, et après observation de petites filles jouant avec des poupées des deux sexes, elle a inventé le concept d'« *image érotisée de soi* », pièce centrale d'une « *nouvelle théorie de la sexualité féminine* ». P. K. Payot, 222 p., 19 €.

Signalons aussi deux rééditions en poche : *Le Procès de Bobigny. Choisir la cause des femmes*, avant-propos inédit de Gisèle Halimi, préface de Simone de Beauvoir (Gallimard, 278 p., 15 €), et *L'Enigme de la femme active. Egoïsme, sexe et compassion*, de Pascale Molinier (Payot, « Petite bibliothèque », 272 p., 8,50 €).

Aurélie  
Filippetti  
Un homme  
dans la poche

# Le dandy du spectacle

Les nombreux entretiens qu'Andy Warhol accorda à la presse étaient des happenings très maîtrisés. Mais ils témoignent aussi de l'humour et des intuitions géniales de l'artiste le plus célèbre de son époque

Andy Warhol acceptait volontiers les entretiens. Entre 1962, début de sa notoriété, et 1987, date de sa mort, il en a donné au moins trente-sept à des quotidiens nationaux ou locaux, à des revues de cinéma et, rarement, à des revues d'art. La plupart étaient jusqu'ici inédits en français, ce qui suffirait à faire l'intérêt du livre.

Mais, s'il se prête à l'exercice, Warhol en a une conception particulière, qu'il a appliquée très tôt et qui a peu évolué au fil du temps. Un entretien, pour lui, c'est un happening, un moment de théâtre improvisé et maîtrisé. Il peut ne répondre que par oui ou non ou par onomatopées et monosyllabes. Les réponses n'ont parfois avec les questions que des rapports lointains, ou alors Warhol, inversant les fonctions, interroge l'interrogateur, flatté d'abord puis vite débordé.

**ANDY WARHOL, ENTRETIENS 1962-1987** traduits et préfacés par Alain Cuffe,

Grasset, 410 p., 21,90 €.

Aux questions biographiques, il réplique ce qui lui passe par la tête sans grand souci d'exactitude, mêlant faits et légendes. Il s'explique mieux sur les points techniques mais refuse d'entrer dans l'interprétation et la justification de ses peintures, sérigraphies et films. Il évite l'histoire de l'art et l'esthétique. Son entretien avec l'universitaire Benjamin Buchloh, en 1985, en devient drôle : celui-ci veut ranger Andy dans sa grille de lecture mais l'artiste s'y refuse, met son interlocuteur en mauvaise posture, lui fait avouer des ignorances et le provoque. Quand Buchloh veut deviner des intentions dans les premiers travaux pop, il s'entend répondre : « *Vraiment pas. Je ne pensais pas à grand-chose. Je cherchais un truc.* » Quand la conversation en vient aux artistes européens, Warhol affirme que le « *dernier grand artiste parisien* » est Bernard Buffet et qu'il ne voit aucune différence entre lui et Giacometti. Et finit : « *Son travail est bon, sa technique est vraiment bonne, il est aussi bon que l'autre Français qui vient de mourir il y a quelques jours, Dubuffet.* » Sidéré, Buchloh met un terme à la rencontre.

« **Je n'ai de passion pour rien** » Pour autant, si Warhol ne veut pas qu'on le définisse, il glisse des réflexions presque théoriques. A Buchloh, il suggère qu'« *on pourrait avoir une machine qui peint toute la journée et le ferait vraiment bien, produisant des tableaux vraiment merveilleux, ce qui laisserait du temps pour autre chose.* ». De telles machines à peindre existent : elles se nomment Gerhard Richter, Vincent Corpet ou... Andy Warhol. Ils ont en commun la volonté d'exclure toute subjectivité par l'exécution répétitive d'un processus méthodique, ce qui est

évidemment à mettre en relation avec la société dans laquelle ils vivent. Logiquement, c'est d'elle donc que Warhol aime à parler : magazines, films, publicités, télévision, lieux à la mode, vêtements, nourritures déshydratées que consomment ses deux chiens, nommés Fame et Fortune. Cette passion pour le présent américain s'exprime dans de longs dialogues sur les marques, leurs qualités et leurs prix. L'émission préférée d'Andy en 1986 est « *la rediffusion des actualités de 11 h 30 à 13 h 30* ». Il aime aussi les spots publicitaires, plus que les films qu'ils entrecourent. Autres répliques emblématiques : « *Qui est votre meilleur ami ? - Tout le monde. - Qui est*

**Autoportrait au polaroid (1979).** ANDY WARHOL FOUNDATION/CORBIS

vous ami préféré ? - Mes tennis Reebok sont parfaites. »

Warhol est une star. Warhol n'existe pas. Il est une star parce qu'il n'existe pas que comme image de son époque. De toute l'époque. « *Je n'ai de passion pour rien. Je prends pour matériau tout ce qui se passe autour de moi.* » Curiosité impassible, regard encyclopédique et neutre : sans le dire, il réactive et actualise la figure de l'artiste moderne, « *homme des foules* » selon Baudelaire, prototype parfait de son temps. Lui est le prototype de la société du spectacle : « *Je vois tout de cette façon, la surface des choses, une sorte de braille mental, je passe les mains sur la surface des choses.* » Il lui faut passer des heures devant son

téléviseur et dans les magasins pour percevoir le fonctionnement des images et leurs effets puisque l'essentiel est là.

Il l'a su très vite. Dès 1965, il a compris les capacités de la vidéo, juste appa-  
rue. « *La vidéo est si facile à utiliser. N'importe qui peut en faire.* » Conséquence sociale : « *Les gens adorent se voir eux-mêmes et ils se comportent très normalement parce que l'équipement est discret.* » On lui demande alors si la vidéo aura d'autres usages que le narcissisme familial. Il en identifie deux aussitôt : « *Réaliser d'excellents films pornographiques* » et « *espionner* ». La suite lui a donné raison au-delà du supportable. ■

PHILIPPE DAGEN

## Rembrandt, l'étrange révolution

**REMBRANDT, L'ODEUR DE LA PEINTURE** de Gérard Dessons.

Ed. Laurence Teper, 152 p., 14,50 €.

Lui ayant fait subir un sort assez proche, les Français peuvent remercier Louis XVI. En 1783, le roi fait l'emplette d'un panneau de bois de 94 x 69 cm, représentant un bœuf suspendu par les pattes arrière à une forte potence. Il est non seulement écorché, mais aussi décapité, éviscéré, ouvert et vidé de ses entrailles de bas en haut. Peint en 1655, c'est une sorte de météore dans l'histoire de l'art de l'époque, où on tranche volontiers les gorges, mais celles d'Holopherne ou de saint Jean-Baptiste, et où le seul à être dépiauté comme un lapin est le malheureux saint Barthélemy.

La bête est aujourd'hui au Louvre. Cependant, elle est moins isolée qu'on ne le dit. Rembrandt en a lui-même peint une autre version en 1638, qui est conservée au Musée de Glasgow. Et il avait été précédé dans le thème au XVI<sup>e</sup> siècle par un autre Flamand, Joachim de Beukelaer. Mais c'est du Rem-

brandt qu'on se souvient. Sans doute parce qu'il est le premier à donner à cette carcasse de boucherie l'ampleur d'une crucifixion. Et à délaissier le thème, l'anecdote, même si un observateur attentif peut s'interroger sur la présence discrète d'une servante qui pointe la tête dans l'encadrement d'une porte, pour se concentrer sur les capacités expressives de la peinture, de sa matière, inaugurant là une voie qui allait culminer deux siècles et demi plus tard avec l'expressionnisme.

### Questions inattendues

Professeur de littérature française à l'université Paris-VIII, spécialiste des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, de la poétique, et de la théorie de l'art, Gérard Dessons donne sur ce sujet un livre diablement intelligent, parce qu'il pose des questions inattendues. A commencer par le « pour-quoi ? ». Pourquoi Rembrandt, qui n'en est pas à son premier écorché, puisqu'il peint en 1632 la *Leçon d'anatomie du docteur Tulp*, ne se contente-t-il pas de cadavres bien humains ? Il s'agit de faire place à un art neuf : « *Pour qu'une nouvelle peinture advienne*, écrit-il, *il fallait chan-*

*ger la nature du sujet pictural.* » Evacuer le problème de la ressemblance avec le modèle, pour affirmer « *la peinture dans sa matérialité et sa gestuelle.* »

On peut douter des intentions consciemment révolutionnaires que Gérard Dessons prête à Rembrandt. Mais son analyse des différentes réactions provoquées au cours des siècles par la peinture du Hollandais vaut le détour. Il a réalisé un superbe travail d'historiographie, convoquant les artistes, les écrivains ou les critiques qui se sont successivement penchés sur l'œuvre. Il s'est aussi, et c'est encore plus original, penché sur d'autres formes de critique, bien plus radicales, consistant à la vandaliser. Pas *Le Bœuf*, qui n'en a plus guère besoin, mais d'autres tableaux. Avec une demi-douzaine de tentatives de destruction, au couteau, à l'acide ou bien à la hache, Rembrandt détient probablement un triste record, celui des réactions d'une extrême violence qu'il provoque dans une part de son public. Lui-même en était conscient, qui déconseillait de s'approcher trop de ses tableaux : « *L'odeur de la peinture*, disait-il, *pourrait te faire du mal.* » ■

HARRY BELLET

## La vision Bonnard

**LA STRATÉGIE DE BONNARD Couleur, lumière, regard, art et artistes** de Georges Roque,

Gallimard, 288 p., 23 €.

En 1943, Bonnard a 76 ans. Pour la première et seule fois de sa vie, il consent à parler longuement de son art. « *La présence de l'objet, du motif est très gênante pour le peintre au moment où il peint. Le point de départ d'un tableau étant une idée - si l'objet est là au moment où l'on travaille, il y a toujours un danger pour l'artiste de se laisser prendre par les incidences de la vue directe, immédiate, et de perdre en route l'idée initiale.* » Pas un mot dans ces lignes, pas une idée qui n'exige analyse. Bonnard, que l'on présente d'ordinaire comme un peintre de la pure jouissance chromatique, était loin d'être si simple. Qu'est cette « idée » à l'origine du tableau ? Une « idée » de tableau au sens de projet de composition ? De désir d'un motif ? D'équation à résoudre ? De notion à rendre visible ? Il est peut-être impossible de répondre. Il n'est pas plus aisé d'expliquer une note relevée

dans l'un de ses agendas, où il dessinait et écrivait alternativement : « *Nous copions les lois de notre vision - non les objets.* »

Un premier point est en tout cas établi : la réputation de facilité aimable de Bonnard dissimule sa complexité. A lire Georges Roque, on en viendrait même à se demander si celle-ci ne serait pas supérieure à celle de Matisse, qui veut énoncer ses lois alors que Bonnard remet tout en jeu à chaque toile, trop subtil pour croire les problèmes définitivement résolus.

### Modèle intérieur

Ce sont donc des problèmes de vision et de conception, entre perception du réel et élaboration d'une surface peinte, entre modèle extérieur et modèle intérieur. Ce sont aussi des questions d'histoire : impressionnisme, postimpressionnisme, cézannisme, fauvisme. Roque les expose et les dissèque avec une précision remarquable. Son livre est - autant le dire simplement - ce qui peut se faire de mieux dans le genre : une discussion libre et savante des problèmes à mesure qu'ils se découvrent.

Elle procède de la périphérie vers l'œuvre. Il faut d'abord se

dégager des jugements énoncés par les artistes, les critiques et les historiens. Pour Bonnard, cette précaution est d'autant plus nécessaire que sa supposée indifférence aux avant-gardes lui a été reprochée par les uns et que d'autres ont cherché à l'enrôler parmi les contempteurs de la modernité : simplifications abusives des deux côtés. Ce déblaiement achevé, il devient possible de lire ce que Bonnard a laissé percer de ses réflexions. C'est alors que les problèmes de vocabulaire, de références artistiques et d'esthétique prolifèrent. Pour Roque, la notion de sensation est décisive. Il l'oppose à l'impression. Puis il la met à l'épreuve des œuvres. L'exercice est périlleux : il se fonde sur l'expérience de l'auteur lui-même, sur ses propres sensations, que l'on peut ne pas avoir éprouvées devant les mêmes toiles. Il y aurait là matière à discuter longuement des arrangements de formes, des « stratégies chromatiques », de la frontalité et l'espace, de la part de l'œil et celle de la mémoire. Bonnard ne serait-il pas nécessaire pour comprendre l'art du XX<sup>e</sup> siècle autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici ? ■

PH. D.



François Laplanche retrace la longue évolution du regard de l'Eglise sur ses origines

# La lente conversion des exégètes

Le processus d'adaptation du catholicisme à la modernité a obéi à des rythmes si imperceptibles qu'il semble qu'en ce domaine on ne puisse se rendre compte du chemin parcouru que rétrospectivement. L'apport de ce livre-fleuve consiste d'abord à retracer tous les détours dudit chemin, en mettant en pleine lumière la patiente maturation qui a conduit au bouleversement de Vatican II. *L'aggiornamento*, comprend-on, n'a pas été un coup de tonnerre dans un ciel calme mais avait été préparé de longue date...

Cet ouvrage montre en outre que les intellectuels, philosophes ou théologiens ne furent pas les véritables artisans de cette mise à jour qu'il faut plutôt porter au crédit du monde des exégètes et, plus généralement, de ceux qui, au sein du clergé régulier, se sont efforcés d'intégrer à la doctrine les données fournies par une science des religions en pleine expansion. Depuis les travaux des érudits du XIX<sup>e</sup> siècle – au premier chef ceux de Renan –, le chantier se trouvait en effet en état de révolution permanente. Plus récemment, le déchiffrement des manuscrits de la mer Morte conduisit à situer le terreau du christianisme naissant moins dans les religions à mystère de l'Antiquité hellénistique que dans le contexte judéo-palestinien du temps de Jésus. Encore fallait-il, pour que les croyants affrontent ce bouleversement, faire le deuil de la « science catholique » que Rome avait voulu d'abord opposer aux progrès des savoirs sécularisés.

## Réorientation du regard

Encore fallait-il aussi, pour rendre cette évolution acceptable côté chrétien, que les historiens des religions renoncent, au profit d'un comparatisme mieux localisé, à l'idée de combat selon laquelle la comparaison des croyances entre elles devait nécessairement aboutir à une sorte de culte premier auxquels toutes auraient été réductibles – magie, mystère, chamanisme ou théologie première.

Cette histoire que retrace dans tous ses détails l'historien François Laplanche, direc-

teur de recherche honoraire au CNRS, sera jalonnée par trois textes pontificaux qui entérinent la réorientation du regard de l'Eglise sur ses propres origines. L'encyclique *Pascendi* réaffirme d'abord, en 1907, le caractère historique du texte saint et la valeur de la tradition catholique dans l'attribution des textes bibliques à leurs auteurs désignés (Moïse pour le Pentateuque). Réalité spirituelle, la Révélation doit constituer également un événement historique à part entière. En revanche, *Divino afflante spiritu* (1943) insiste sur la nécessité pour les membres de l'Eglise de « respecter le labeur des exégètes et l'autonomie de leur recherche, car les règles d'interprétation de l'Eglise ne concernent que la foi et les mœurs ». La constitution *Dei Verbum* (1965) finira par établir la distinction entre la « vérité » ayant trait au salut et l'« historicité des événements », rapportés dans les Ecritures.

Comment s'explique un tel virage ? Par l'action patiente des clercs dits « progressistes », qui ont pensé que le catholicisme pouvait se mettre à l'épreuve de la science et du raisonnable sans se perdre lui-même. Les intellectuels qui, eux, reviennent à la foi dans un esprit de rejet ou de critique de la modernité contribuent peu à ce mouvement qui ne laisse pas de troubler la « base ». Quant à l'« exégèse spirituelle », d'un Claudel par exemple, peu sensible aux trouvailles des philologues ou des archéologues, elle ne permettait guère de répondre à la question de fond qui traverse le livre : existe-t-il des possibilités de reconfigurer la position du croyant par rapport à la Bible tout en demeurant à l'intérieur de la tradition ?

La tâche était plus difficile pour les catholiques que pour les protestants, estime François Laplanche, dans la mesure où les pre-

miers attachent plus d'importance que les seconds à l'existence d'une institution à la fois divine et visible, en l'occurrence l'Eglise, avec le poids de ses siècles. Toutefois, montre-t-il également, l'influence indirecte des théologiens allemands issus de la réforme, comme Adolf von Harnack, Karl Barth ou Rudolph Bultmann s'est fait sentir avant même le lancement d'une politique d'œcuménisme.

Cette fresque colorée de l'intelligence catholique au XX<sup>e</sup> siècle offre l'occasion de la redécouverte d'innombrables figures et institutions méconnues. A côté du philosophe Jean Guittou, des cardinaux jésuites Jean Daniélou ou Henri de Lubac, on retrouve celle d'Alfred Loisy (1857-1940), ancien séminariste devenu professeur au Collège de France, promoteur de l'application de la méthode historique à la Bible, objet des foudres de l'encyclique *Pascendi* et excommunié.

D'autres se détachent comme celle du jésuite Joseph Bonsirven (1880-1958), qui, avant même le traumatisme de la Shoah, tente de rapprocher les lectures juive et chrétienne tout en combattant l'antisémitisme. Tandis qu'un dominicain, Marie Joseph Lagrange, fonde, en 1890, l'Ecole biblique de Jérusalem, un Xavier Léon-Dufour sera à l'initiative de l'Association catholique française pour l'étude de la Bible, qui, depuis les années 1960, répercute parmi des fidèles ébranlés une exégèse postconciliaire.

Pour François Laplanche, les vingt dernières années semblent tout à la digestion de cette métamorphose. Une métamorphose qui, aussi déconcertante qu'elle s'avère, pourrait bien, à plus longue échéance, avoir été la condition qui aura assuré à l'Eglise une survie dans un monde résolument moderne. ■

NICOLAS WEILL



**LA CRISE DE L'ORIGINE**  
La Science catholique des Évangiles et l'histoire au XX<sup>e</sup> siècle  
de François Laplanche.

Albin Michel, 718 p., 30 €.

« Combat pour le français », un nouvel essai de Claude Hagège

# Contrer la menace de la langue unique

**COMBAT POUR LE FRANÇAIS**  
Au nom de la diversité des langues et des cultures  
de Claude Hagège.

éd. Odile Jacob, 246 p., 21,90 €.

La discordance des langues, si l'on se réfère à la tradition biblique, est une malédiction qui punit les démesures de Babel. Pour Claude Hagège, à l'inverse, cette diversité, cet égarement après l'unicité originelle, n'est pas un châtiement. Dès lors, la domination d'une langue unique est une menace. Il reste que l'universalisation de l'anglais n'est pas un processus inéluctable ; l'inverser, pour le combattant linguiste, c'est assurer la garantie d'une harmonie. Il est question de combat, donc de défi : un esprit délié est conscient de la

solidarité organique entre le culturel et le linguistique.

Dans l'Europe contemporaine, l'anglais est le support (ne devrait-on pas dire le suppôt ?) de l'économie libérale. D'où sa suprématie, vécue comme le moyen de l'efficacité marchande : « Mais, en réalité, écrit Claude Hagège, une langue est bien autre chose que ce dont on brandit astucieusement l'image trompeuse, à savoir, selon ce qui est souvent déclaré à propos de l'anglais, un pur outil pratique de communication internationale facilitant les échanges entre individus qui ne partagent pas un même idiome. Car du fait même que, selon la vision anglo-américaine, la langue n'est pas une fin en soi, il apparaît, si l'on dépasse les apparences, que ce qui est premier est cela justement qu'elle véhicule. » Le choix d'une langue est un choix de civilisation, une naturelle conséquen-

ce, et la conséquence dont nous parlons est celle du néo-libéralisme. Il en va ainsi des « illusions de la mondialisation et des inégalités de fait, vues en termes linguistiques » : à l'heure de la communication outrancière, Hagège souligne une déconnexion d'opinions et de perceptions. Deux univers s'affrontent : les sphères du pouvoir américain, et le reste du monde. L'exportation d'un modèle démocratique (qui s'exprime en anglais) s'épuise devant l'histoire d'individus et de sociétés aux fondements différents.

Et le français dans tout ça ? Mais il se porte comme un charme si l'on s'en tient au nombre croissant de ses locuteurs. Mais alors ? Il n'est pas défendu, ou pas assez, ou mal : « Je n'aurais pas écrit ce livre, confesse Claude Hagège, si le contexte politique de défense de notre langue ne s'était pas, depuis quelques années, brus-

quement retourné. » Et l'auteur de *L'Homme de parole* (1985) de s'en prendre vertement à la mollesse de nos institutions nationales et à l'inféodation des européennes aux lois du marché. Défendre une langue, c'est défendre une vision de l'univers.

Au final, *Combat pour le français* est un livre optimiste. Hagège gage que des Anglo-Saxons lucides viendront bientôt nous prêter main-forte tant ils sont conscients que l'hégémonie de l'anglais souffre d'une « ghettoisation par le haut ».

La pluralité des langues, c'est la pluralité des idées. « L'Histoire, espère Hagège, laisse apparaître que ce genre de combat, malgré son aspect naïf ou désespéré, non seulement peut conduire à des victoires ponctuelles, mais encore finit, au long du temps, par avoir raison des forces aveugles. » ■

VINCENT ROY

## ZOOM



**LE POUVOIR DES COMMENTAIRES**  
Essai sur l'autorité, de Myriam Revault d'Allonnes.

Quand on évoque la crise de l'autorité – question brûlante s'il en est –, c'est en général à celle du passé que l'on songe. En philosophe très influencée

par Hannah Arendt, Myriam Revault d'Allonnes vient nous arracher aux oppositions trompeuses en observant que l'autorité, c'est aussi celle du futur : seul un projet autorise à agir. Et de démontrer que loin d'interdire l'innovation, l'autorité est ce « qui nous fait naître neufs dans un monde plus vieux que nous ». Par cette dimension temporelle, elle se confond avec le pouvoir de donner à ceux qui viendront après la capacité de commencer à leur tour. Une réflexion riche et originale au sortir de laquelle on en vient à penser autrement la « force liante » de l'autorité,

au fondement du lien social comme du lien humain. A. L.-L. Seuil, « La couleur des idées », 265 p., 21 €.

**SOCIOLOGIES ET RELIGION : APPROCHES DISSIDENTES**  
d'Erwan Dianteill et Michael Löwy  
Il y a quelques années, Danièle Hervieu-Léger et Jean-Paul Willaime publiaient *Sociologies et religion : approches classiques*, un volume consacré aux « pères fondateurs », de Tocqueville à Weber. C'est cette fois aux « chemins de traverse » ouverts par leurs

disciples hétérodoxes et infidèles du XX<sup>e</sup> siècle que s'intéresse cet ouvrage, d'une surprenante actualité. Mais quelle « dissidence » commune entre Ernst Troeltsch, Roger Bastide, Bourdieu, Mauss, Mannheim ou Gramsci ? Les auteurs montrent que leurs analyses se révèlent moins centrées sur la sécularisation que sur l'aptitude des acteurs religieux à créer de nouvelles formes sociales. On retiendra notamment le beau chapitre sur Lucien Goldmann, l'auteur du *Dieu caché*, aujourd'hui trop oublié. A. L.-L. PUF, 188 p., 29 €.

## LES AUTEURS DU « MONDE »

### BAIL PRÉCAIRE À MATIGNON,

de Jean-Louis Andreani  
Huit anciens premiers ministres de la V<sup>e</sup> République – Edouard Balladur, Raymond Barre, Edith Cresson, Laurent Fabius, Alain Juppé, Pierre Mauroy, Pierre Messmer et Michel Rocard – se sont confiés à l'auteur. Ils témoignent notamment sur les rapports complexes, parfois conflictuels, qui ont pu s'instaurer entre Matignon et l'Elysée. La première des trois parties de l'ouvrage analyse, depuis De Gaulle et Michel Debré, ces « histoires de couples » qui forment l'une des particularités de la République. Après la parole des anciens chefs de gouvernement, l'auteur aborde la question de « l'introuvable VT République ».

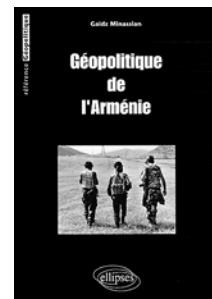
Ed. Jacob-Duvernet, 156 p., 19,90 €.



### GÉOPOLITIQUE DE L'ARMÉNIE,

de Gaïdz Minassian  
Partant de la découverte par les Arméniens de « la modernité en politique » au XIX<sup>e</sup> siècle, à travers l'émergence d'« un mouvement d'émancipation nationale », Gaïdz Minassian, docteur en sciences politiques et collaborateur du Monde interactif, dresse un tableau géopolitique de l'Arménie. Il souligne que l'ancienne République soviétique vit « un véritable renouveau », n'ayant, depuis 1375, jamais « connu une indépendance aussi longue qu'aujourd'hui, faisant peu à peu disparaître les réincarnations du Catastrophisme ». Il invite les Arméniens « à s'interroger sur leurs liens avec une certaine forme de conscience collective étouffante ».

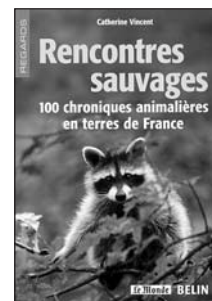
Ed. Ellipses, « Référence Géopolitique », 124 p., 11,50 €.



### RENCONTRES SAUVAGES, 100 chroniques animalières en terre de France,

de Catherine Vincent  
Cent espèces, vivant en France métropolitaine, mais aussi outre-mer, publiées pendant plusieurs années dans la chronique animalière du Monde et aujourd'hui reprises dans cet ouvrage. Du grand dauphin à l'*artemia salina*, cent portraits comme autant de petites histoires pour constater avec l'auteur que « dans les airs, sur la terre comme en mer, partout où passe l'homme, désormais la biodiversité régresse ».

Le Monde Belin, 224 pages, 16 €.



La bibliothèque comme refuge et sanctuaire

# Lieux de mémoire

**B**ibliothèque. Si le terme fait son entrée dans la langue française à l'heure où les chimères italiennes des Valois s'apprennent à accroître considérablement les réserves de la librairie royale, il ne désigne pas encore l'espace réservé à la consultation des ouvrages. Et le langage familier n'a pas alors transformé l'érudit, capable de citer de mémoire nombre de références, en cette « *bibliothèque vivante* » que saluera Corneille dans son discours de réception à l'Académie. A l'instar du dictionnaire, propice au vagabondage et au parcours buissonnier, la bibliothèque ne se visite pas : elle se fréquente, et ne livre ses secrets qu'à ceux qui savent la courtiser avec le respect et l'impatience des passions simples.

On imagine la difficulté à écrire l'histoire de ces rencontres, le choc des découvertes et la volupté des délices qu'elles octroient. C'est pourtant ce que tente de faire dans un essai qui mêle ego-histoire, étude de cas et réflexion sur un idéal de compilation du savoir universel Jean Marie-Goulemot.

**L'AMOUR DES BIBLIOTHÈQUES**  
de Jean-Marie Goulemot.

Seuil,  
300 p., 20 €.

plus de temps à lire en bibliothèque qu'à fréquenter les musées ou les salles de cinéma, voire à prendre des vacances au bord de la mer. Pour lui, le lieu est un cadre de vie, une singulière oasis dont il partage, avec d'autres aficionados, la trouble fascination pour un espace extraterritorialisé dont chaque crise du monde extérieur échoue à remettre en cause la règle quasi liturgique. Comme si l'Histoire s'arrêtait aux portes du lieu saint.

De la paralysie de Mai 68 aux grèves du personnel qui dévoilent le fossé jamais comblé entre ceux qui consultent et les salariés du lieu, Goulemot a observé le paradoxe de cette indifférence de l'usager aux malheurs du temps, dont le rappel incongru n'éveille aucune prise de conscience. « *Je lis, donc je suis. Ils lisent, donc ils sont. Au point, pour le monde extérieur, de n'être personne. N'était-ce pas le sentiment, teinté de mépris, qu'exprimait Arthur Rimbaud dans son poème "Les assis" ?* »

Cette mauvaise conscience, qui le rattrape parfois, explique-t-elle son

besoin de revenir sur les heures sombres de l'Occupation ?

De l'aveu même de Pierre Naville, spécialiste de d'Holbach, recherché par la Gestapo et la police de Vichy, « *le lieu le plus sûr et le mieux chauffé était la bibliothèque* ». Non que la culture soit alors un viatique. Mais les lecteurs semblent inoffensifs, « *pas même dignes d'être surveillés* ». Choqué par cette sorte de démission civique, qui contredit le rôle prétendument décisif des livres dans l'apprentissage de la vie comme de l'engagement, Goulemot explore la honte qu'il ressent lorsque son lieu de travail devient un improbable refuge à l'heure où les universités, pas plus que les églises, n'offraient d'asile contre les violences des temps.

Aussi cherche-t-il à retrouver la trace de Bernard Fay (1893-1978), qui succéda à Julien Cain à la tête de la Bibliothèque nationale, révoqué en juillet 1940, puis déporté à Buchenwald. Seule la nature de l'engagement de Fay dans la collaboration l'intéresse. Comme une plongée dans des ténèbres dont il craint de deviner les démons.

## La vie et les rites

Le livre aussi a ses blessures. De l'autodafé, moins obsolète qu'on le croit, au pilon moderne. « *Plus discret que le bûcher purificateur, [il] a supprimé toute la dimension symbolique de la destruction du livre. (...) Le feu disparu, on peut avancer la nécessité de réduire les stocks, rappeler que l'on doit faire de la place, que le pilon est aveugle et qu'il n'obéit à aucune idéologie. La destruction des livres ainsi pratiquée perd toute dimension sacrificielle, ne relève d'aucune condamnation.* » Acquiescement du bourreau, donc.

Mais si l'évocation d'Alexandrie rappelle que les bibliothèques sont mortelles – et jamais strictement parentes du phénix –, Jean-Marie Goulemot sait rendre au lieu sa vie, des rites de la consultation aux liens qui s'y nouent, des graffitis relevés dans les toilettes et sujets d'un comparatisme inattendu aux vertus respectives de la Biblioteca nacional et de l'Ateneo, dans la Madrid franquiste où il fut gagné sans remède par un virus qu'il hérita.

D'un ton libre et changeant comme une consultation sans méthode, ce livre entretien a la souplesse d'une conversation, son mordant, ses silences mesurés. ■

PH.-J. C.



Bibliothèque nationale Baroque du Klementinum, Prague. THIERRY DUDOIT/L'EXPRESS/EDITINGSERVER

## Dix essais à l'immense érudition de l'Américain Brian Stock Réenchanter la lecture

**BIBLIOTHÈQUES INTÉRIEURES**  
de Brian Stock.

Traduit de l'anglais par Philippe Blanc et Christophe Carraud.  
éd. Jérôme Million, 256 p., 22 €.

**L**e titre est magnifique et la couverture on ne peut mieux choisie : le saint Dominique de Fra Angelico, au couvent de San Marco de Florence, assis, la tête délicatement inclinée vers le livre qui repose sur les genoux, deux doigts croisés effleurant le menton.

L'image illustre tout à la fois la méditation et l'acte un instant suspendu d'une lecture pensive qui s'ouvre à la contemplation. Emblème de la « *culture chrétienne de la lecture* », ce long moment de l'histoire de la « *literacy* », entre l'Antiquité païenne et la Modernité technicienne, que le grand savant de Toronto déchiffre depuis trois décennies. Ses jalons sont les textes philosophiques, théologiques, scientifiques de l'Antiquité tardive, en premier lieu les *Confessions* d'Augustin, de l'humanisme, avec une préférence marquée pour le *Secretum* de Pétrarque, et, au passage, des écoles parisiennes des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, qui sont l'occasion de rappeler qu'Hugues de Saint-Victor fut le premier auteur à dédier tout un livre à la lecture, le *Didascalicon sive de Studio legendi*.

Il faut saluer ce recueil de dix essais enfin accessibles en français. Ces textes courts et denses font suite à des livres

essentiels, encore non traduits, *The Implication of Literacy* (1983) et *Augustine the Reader* (1996), dont le thème – Augustin comme premier « *lecteur* » chrétien – est décliné dans le présent ouvrage.

## Méditation chrétienne

Ce qui intéresse Stock, ce sont les moments charnières de l'histoire intellectuelle occidentale, quand changent à la fois les techniques de communication, les genres littéraires, les modes de pensée, les systèmes de valeurs. On ne sait qu'admirer le plus, de l'érudition de Brian Stock – à l'aise dans la philosophie antique et la théologie médiévale comme dans la critique littéraire ou la pensée scientifique modernes – ou de la perspicacité de ses analyses. Non moins sensible est l'exigence éthique, civique, sinon militante qui sous-tend ces essais : l'auteur plaide, mais ce qu'il défend est à l'opposé d'une quelconque nostalgie des humanités. Il souhaite seulement que, par-delà les usages de la lecture qui se sont imposés aux Temps modernes, se retrouve quelque chose de la *lectio*, instaurée à l'époque d'Augustin, qui soutenait la contemplation, faisait alterner les silences de la pensée et les sons partagés par la communauté de la voix du lecteur, trouvait dans le récit d'une vie l'écho mémorable d'une vérité que l'on croyait hors du temps.

On ne retiendra ici qu'un exemple : quand l'auteur étudie le début du livre I

et en écho celui du livre X des *Confessions*, où les deux registres du récit de vie augustiniens et des reminiscences bibliques invoquées en forme de prière « *se rencontrent dans le partage de la même prose rythmique* », le premier pour être lu à haute voix, le second pour être médité silencieusement.

Au fil de sa lecture, le lecteur continue d'entendre les versets des psaumes qui précèdent et migrent ainsi d'un moment à l'autre de l'œuvre pour mieux y ancrer la vérité, réponse du converti aux hérétiques manichéens avec qui Augustin a désormais rompu, eux qui prétendaient dans leur erreur que les âmes migrent d'un être à l'autre après la mort. L'« *auteur* » – mais on pourrait dire tout aussi bien le lecteur – « *devient ainsi l'agent d'un type de création ajustant les rythmes poétiques à la musique des passages bibliques où ces rythmes trouvent leur source éternelle* ». La lecture ancienne engage le corps autant que l'esprit, et Brian Stock va jusqu'à parler des effets psychosomatiques de la méditation chrétienne. Mais là encore une rupture est survenue, et le souvenir de cette tradition, cultivée dans les monastères, s'est perdu. C'est dans le yoga, le zen ou le soufisme que les médecines alternatives recherchent aujourd'hui leurs modèles. De culture française autant qu'anglaise, Stock mérite d'être plus et mieux lu en France. Souhaitons que ses autres livres soient enfin traduits. ■

JEAN-CLAUDE SCHMITT

## Un magnifique ouvrage explore les traces d'une fabuleuse civilisation du désert, révélant ce que les pharaons devaient au Sahara En quête des vestiges de la première Egypte

**D'**abord, il y a les photos ! A couper le souffle dès la première page, dunes mouvantes, chaos de roches posées sur un lit de sable rose,

immensités blondes d'où émergent soudain un pic blanc, on n'en finirait pas de décrire l'infinie variété du désert qui s'étend de l'Est libyen aux grandes oasis

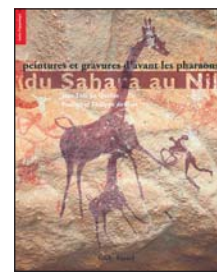
d'Egypte. Mais tout cela ne relèverait que d'une esthétique du minéral si ne s'y cachaient, partout, les traces de l'activité humaine.

Durant les cinq mille ans qui précèdent la mise en place de l'Egypte des pharaons, hommes et bêtes tirèrent parti des ressources aujourd'hui disparues de cette extrémité orientale du Sahara. Alors qu'il y pleut maintenant environ une fois tous les dix ans, les photographies aériennes révèlent d'innombrables wadi, qui furent longtemps actifs et autorisèrent une autre vie qu'aujourd'hui. Cela oblige à s'interroger sur l'influence de cette civilisation du désert sur le monde nilotique, sur les liens entretenus sans interruption pendant sept ou huit millénaires. Car, quand le désert se fut installé, que la vie eut reflué vers des espaces moins arides, les Egyptiens n'en continuèrent pas moins à fréquenter, à contrôler, à exploiter même ce désert de l'Ouest, dont la vallée du Nil constitue l'oasis privilégiée.

L'exploration minutieuse des auteurs, relayant d'anciennes expéditions de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, apporte ainsi

un lot considérable de documents nouveaux. Des milliers de peintures et de gravures rupestres attestent la présence de troupeaux de bovins (avec la seule

enfant, rares représentations de huttes où pendent des récipients, chèvre attachée à son piquet, couple sur le point de faire l'amour, c'est toute une vie quotidienne que décrivent ces



**PEINTURES ET GRAVURES D'AVANT LES PHARAONS DU SAHARA AU NIL**  
de Jean-Loïc Le Quellec et Pauline et Philippe de Flers

Préface de Nicolas Grimal, Soleb/Fayard, 382 p., 100 €.

innombrables dessins ornant les grottes et abris qu'occupait cette population de l'holocène au néolithique. On pourrait juger tout cela répétitif, mais un examen attentif permet de découvrir d'infinies nuances et un sens du détail qui varie d'un artiste à l'autre. Le très savant commentaire permet d'en comprendre l'importance et synthétise à merveille ce que ces vestiges nous apprennent sur les progrès de la domestication des animaux (bovins et dromadaires) ou l'évolution de l'environnement. Les parallèles établis avec les représentations animalières de la

V<sup>e</sup> dynastie (v. 2500), parmi les plus belles de tout l'art égyptien, permettent de mesurer ce que la vallée du Nil doit au désert pendant les millénaires qui précèdent la création de la civilisation pharaonique.

Car ce furent bien en partie ces populations, repoussées vers la vallée lorsque l'aridité commença à gagner vers 5400, qui contribuèrent à la mise en place des cultures néolithiques de Basse puis de Haute-Egypte entre le VI<sup>e</sup> millénaire et le milieu du V<sup>e</sup>. Décidément, on ne peut comprendre l'Egypte sans ses déserts, la démonstration en est une fois de plus apportée, avec ce livre éblouissant. ■

MAURICE SARTRE

Signalons aussi, de Charles Bonnet et Dominique Valbelle, *Des pharaons venus d'Afrique. La cachette de Kerma* (Citadelles & Mazenod, 216 p., 52 €), enquête sur sept statues volontairement détruites et enfouies, et *Akhenaton. Du mystère à la lumière*, de Marc Gabolde (Gallimard « Découvertes », 128 p., 13 €), qui présente avec intelligence le plus étrange des pharaons.

## Dans un marché du livre atone, la Fnac, les Cultura et les espaces culturels Leclerc tirent leur épingle du jeu

# La bonne santé des grandes surfaces spécialisées

Les piètres performances du marché du livre en 2005 masquent de fortes disparités entre les différents réseaux de vente. Depuis un an, les 400 grandes librairies indépendantes montrent de vrais signes d'inquiétude, même si leurs résultats sont plus contrastés qu'il n'y paraît, certaines d'entre elles résistant bien à la morosité ambiante (*voir ci-dessous*). De l'autre côté de la chaîne, les grandes surfaces alimentaires marquent le pas, avec 22,5 % de part de marché pour les livres en 2005, contre 23,8 % en 2003, selon l'enquête réalisée pour le Salon du livre par l'institut de marketing GfK, qui travaille à partir des chiffres relevés à la sortie des points de vente.

Les grandes surfaces spécialisées dans les biens culturels (Fnac, Virgin, Espaces culturels Leclerc, Cultura, etc.) semblent mieux tirer leur épingle du jeu. Regroupées avec les grandes librairies, elle réalisent, toujours selon GfK, 56 % du marché du livre – contre 18 % pour les librairies ou maisons de la presse qui offrent moins de 15 000 références, et les enseignes non spécialisées dans les livres comme Leroy Merlin, Surcouf, Truffaut, etc. En 2005, la vente de livres sur Internet est estimée en valeur à 3,2 % du marché.

Pour Bertrand Picard, directeur du livre à la Fnac, « 2005 ne restera pas dans les mémoires comme une grande année. Mais, avec 16 % de part de marché, l'enseigne a progressé à surface constante », précise-t-il. Les performances des 68 magasins varient nettement

suivant leur taille. A Paris, la Fnac des Ternes est celle qui offre la plus grande surface, mais c'est celle du Forum des Halles qui réalise le chiffre d'affaires le plus important.

A la Fnac, on a surtout observé un changement de comportement des acheteurs. Alors que, en 2004, la librairie avait drainé de la clientèle tout au long de l'année, en 2005 les flux ont été irréguliers. Les grosses ventes dans les secteurs de la BD et de la jeunesse, ce qui est plus traditionnel, se sont concentrées en fin d'année. « Avec 11 %, la Fnac connaît un taux de retour qui reste très faible », indique M. Picard. Dans le même temps, on note une accélération de la rotation des livres, dont les temps d'exposition sont passés en moyenne de six mois à trois mois.

En 2006, les 101 espaces culturels Leclerc vont continuer de se développer. Après 25 ouvertures l'an passé, c'est une vingtaine de nouveaux magasins qui verront le jour cette année. 80 % d'entre eux sont situés dans des villes ou des bassins de population de moins de 80 000 habitants et 40 % dans des agglomérations de moins de 15 000 habitants. Dans ces enseignes, les livres représentent 50 % de l'espace, mais 27 % du chiffre d'affaires. A périmètre constant, les espaces culturels Leclerc ont enregistré une progression de leur chiffre d'affaires de 9,5 %, soit 480 millions d'euros.

Pour Marie-José Cegarra, responsable du développement des espaces culturels, « il ne faut pas réduire la voilure », même si la conjoncture n'est guère por-

teuse, ce que confirme le mois de janvier. En 2005, les grands formats et poches, littérature et documents confondus représentent 34 % des ventes, contre respectivement 15 % pour la jeunesse, 14 % pour la BD et 12 % pour les livres pratiques. Dans la foulée suivent, en dessous de 10 %, les beaux livres (8 %), les guides et les cartes de tourisme (7 %), le parascolaire (5 %) et les dictionnaires (1 %)

### Tendance déprimée

Pour Philippe Van der Wees, PDG du groupe Cultura, la stratégie consiste à s'implanter à la périphérie des villes moyennes « là où il y a un vide ». D'abord accueilli avec méfiance par les maisons d'édition, il a lancé 28 magasins depuis le premier, créé en 1998 à La Rochelle. Enseigne régionale du grand Sud-Ouest, devenue nationale, Cultura a pour premier métier la librairie, devant les activités vidéo et multimédias, les loisirs créatifs et la papeterie.

Malgré une conjoncture délicate, son chiffre d'affaires connaît une croissance à deux chiffres. Comme il a fait beau temps, « 2005 n'a pas été un été de librairies », note toutefois Philippe Van der Wees. Malgré cela, son activité a été tirée par la jeunesse, la BD, le poche, les ouvrages scolaires et pratiques. Depuis novembre, il perçoit un décrochage, et le mois de janvier s'inscrit dans cette tendance déprimée.

Pour les Relay, la chaîne de points de vente du groupe Hachette, 40 magasins sur les 550 présents sur le territoire

réalisent la moitié du chiffre d'affaires livres. Il s'agit des Relay Livres implantés dans les grandes gares ou les aéroports et qui disposent d'au moins 30 m<sup>2</sup>, consacrés exclusivement aux livres, avec aussi les trois librairies Payot, qui ont au moins 10 000 livres en référence. Plus centrés sur les best-sellers ou les documents d'actualité, cette catégorie de librairies progresse de 4,5 % dans un marché atone.

Quelques tendances lourdes sont à relever. Comme le livre n'est pas considéré comme un produit de première nécessité, ses ventes diminuent plus fortement, dès lors que le pouvoir d'achat baisse. Le même effet joue en sens inverse : lorsque l'économie retrouve des couleurs, la consommation de livres est supérieure à la moyenne et bénéficie aux grandes librairies et aux grandes surfaces spécialisées en biens culturels.

Deuxième tendance : la diminution du nombre des gros lecteurs (plus de 25 livres par an). A cela s'ajoute le développement du marché sur deux axes radicalement divergents. D'un côté, la demande se concentre de plus en plus sur un petit nombre de titres, comme le *Da Vinci Code*, de Dan Brown, de l'autre, on assiste à un grand éparpillement des ventes sur l'ensemble du catalogue proposé : 60 % des titres vendus dans plusieurs grandes surfaces spécialisées ne le sont qu'à un seul exemplaire.

Enfin, le livre de poche ainsi que les collections à petit prix connaissent un engouement qui ne se dément pas. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

## A Blois, le quotidien d'un libraire « combatif »

Installé à quelques pas du château de Blois (Loir-et-Cher), dans une petite rue piétonne et biscornue, André Labbé s'attache à exercer chaque jour son « amour du livre ». A 43 ans, cet homme a quitté l'univers de la publicité pour reprendre, avec son épouse, l'entreprise familiale laissée par sa mère en 1992.

Dans un contexte économique morose, le dernier libraire indépendant et généraliste de Blois – dont les concurrents sont surtout des vendeurs d'occasion, spécialisés ou bon marché – fait figure d'exception. L'arrivée d'une grande surface culturelle Leclerc au cœur du centre-ville, en janvier 2007, ne semble pas l'inquiéter. André Labbé est confiant. Il aime la compétition et la trouve « motivante ».

Selon lui, les grandes surfaces culturelles ne sont pas seules responsables des difficultés rencontrées par la librairie indépendante. Il reconnaît qu'« elles retirent un peu de force aux libraires, mais ce n'est pas cela qui les tue forcément ». Ce qui les fragilise, c'est leur manque de compétitivité. « Il faut être combatif, se remettre en question », affirme-t-il. Et,

surtout, savoir se différencier de ces grands magasins de la culture.

Membre de l'association Libraires Ensemble, André Labbé puise la solution à ses problèmes dans la mise en réseau des méthodes de chacun. Avec sa femme, il sillonne la France pour s'inspirer des idées de ses confrères : faut-il être climatisé, comment rendre les vitrines plus attrayantes ? Si ces détails peuvent paraître futiles, ils restent néanmoins indispensables à leurs yeux.

Mais, tout en s'affranchissant des techniques de la grande distribution, il est pourtant possible d'en appliquer certaines. « Leur savoir-faire n'est pas incompatible avec un travail de bon libraire », affirme le responsable littérature de la librairie Labbé, Marc-Olivier Amblard, qui a lui-même travaillé dans une grande surface. « Nous pouvons prendre exemple sur eux pour la gestion des volumes et des stocks, par exemple », poursuit-il. En revanche, pas question d'adopter leur ligne éditoriale : « Leur offre est quantitative. De notre côté, nous devons être capables de prendre des risques intellectuels et commerciaux. »

Si la grande distribution se défait des secteurs littéraires jugés peu rentables, la librairie indépendante s'appuie sur les domaines grand public et les best-sellers pour avoir les moyens de soutenir des éditeurs méconnus. Une stratégie qui semble bien résumer la démarche des Labbé. Etre à la fois moderne et traditionnel, faire la synthèse entre la littérature parfois confidentielle et les livres d'audience plus large, proposer de la bande dessinée, laisser une part plus importante au secteur « vie pratique » – cuisine, jardinage, etc. Pour André Labbé, il ne s'agit pas de tenir une librairie élitiste, mais d'amener un large public à connaître les livres tout en satisfaisant des lecteurs plus avertis.

### « Ne pas être monoproduit »

La géographie de la librairie illustre ce parti pris. Lorsque André Labbé a repris les murs, la littérature se laissait grignoter par la papeterie : le libraire a inversé la tendance, la ramenant sur le devant de la scène. Mais, après plusieurs phases de travaux, la littérature a été remplacée, à l'entrée, par des secteurs

très attractifs, la « vie pratique » et le tourisme. Désormais, il faut descendre quelques marches pour la trouver, dans d'anciennes caves voûtées qui distillent une atmosphère plus intimiste.

Après de récents travaux d'extension, la librairie atteint désormais 780 m<sup>2</sup> où se côtoient des livres de tous genres, un étage de papeterie, et un magnifique sous-sol destiné aux enfants proposant une sélection d'albums, de jouets éducatifs et de travaux manuels. Selon André Labbé, « il ne faut pas être monoproduit. Les secteurs stables nous permettront d'accuser le coup lors de l'arrivée de la grande surface ».

Les libraires prévoient un à trois ans délicats, prenant en compte l'effet de curiosité engendré par l'arrivée d'un concurrent qui vendra CD et DVD en plus des livres. Déjà, des difficultés se font sentir : « Depuis 2002-2003, nous sommes sur une planche savonnée », affirme Marc-Olivier Amblard. Même s'il n'a pas « peur de disparaître », le libraire blésois note qu'« il est de plus en plus difficile de fidéliser la clientèle ». ■

CÉCILE DE CORBIÈRE

## AGENDA

DU 1<sup>er</sup> AU 7 MARS.

**GUETTIER. A Paris**, exposition des dessins de Bénédicte Guettier, pour la parution de ses six nouveaux livres jeunesse, *Les P'tits Caractères* (éd. POL, « PetitPOL »). A la galerie Lucie Weill & Seligmann, 6, rue Bonaparte, 75006 (rens. : 01-43-54-71-95 ou www.galerie-lws.com).

DU 4 AU 12 MARS.

**PRINTEMPS DES POÈTES. A Paris**, la 8<sup>e</sup> édition coordonnée par Jean-Pierre Siméon aura pour thème « Le chant des villes ». 15 000 manifestations sont attendues en France et à l'étranger. Le lancement officiel aura lieu vendredi 3 mars, à 20 heures, au lycée polyvalent d'Alembert, 22, sente des Dorées,

75019 ; métro Porte-de-Pantin (rens. : www.printempsdespoetes.com).

LE 6 MARS.

« **CONTINENTS NOIRS** ». A Paris, Gallimard et la Maison de l'Amérique latine organisent une table ronde, animée par Boniface Mongo-Mboussa, avec Nathacha Appanah, Ousmane Diarra, Eugène Ebodé, Edem, Koffi Kwahulé, Scholastique Mukasonga et Jean-Noël Schifano, directeur de la collection « Continents noirs » (à 19 heures, 217, bd Saint-Germain, 75007 ; rens. : 01-49-54-75-00).

LE 7 MARS.

**CHEDID. A Cergy (95)**, l'association Textes & Voix rendra hommage à

Andrée Chedid, dans le cadre du Printemps des poètes et de la Journée internationale des femmes. Marie-Christine Barrault lira des textes d'Andrée Chedid (à 19 heures, à la bibliothèque de l'Horloge, 1, rue du Cloître ; rens. : 01-34-33-46-90).

LE 7 MARS.

**OSSOLA. A Paris**, invité des conférences Roland Barthes, Carlo Ossola parlera du thème « Seule, la main qui efface » avec Florence Dupont (à 18 heures, 2, place Jussieu, 75005 ; amphi 24 ; rens. : 01-44-27-63-71).

LE 8 MARS.

**CLIFF. A Paris**, le Centre Wallonien-

Bruxelles accueille William Cliff, qui donnera des lectures de textes sur le thème de la ville, avec Jacques Izoard, Serge Coutances et Joseph Orban (à 19 heures, 46, rue Quincampoix, 75004 ; rens. : 01-53-01-96-94).

DU 9 AU 17 MARS.

**ÉCRIVAINS DE MARS. A Saint-Brieuc (22)**, la Fédération des œuvres laïques des Côtes-d'Armor propose des soirées littéraires « Les écrivains de mars » qui accueilleront, cette année, Jean-Marie Berthier, René Girard, Olivier Adam, Jean-François Patricola, Arnaud Cathrine et Delphine Mélése, qui fera une lecture de textes de Jean Cocteau (rens. : 02-96-94-16-08).

## LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

### LITTÉRATURES

**Insoupçonnable**, de Tanguy Viel (Ed. de Minuit)  
**La Tentation des armes à feu**, de Patrick Deville (Seuil)  
**Globe-Trotter** de David Albahari (Gallimard)  
**La peste soit de l'Amérique**, de Sholem Aleikheim (éd. Liana Levi)  
**Le Diamantaire**, de Yasmine Khlal (Seuil)  
**Cendres et métaux et Chers oiseaux**, d'Anne Weber (Seuil)  
**Nouvelles et contes. Tome 1 (1820-1832)**, d'Honoré de Balzac (Gallimard)

### ESSAIS

**Histoire et trauma. La folie de la guerre**, de Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière (Stock)  
**Quelle petite phrase bouleversante au cœur d'un être ?** de Max Dorra (Gallimard)  
**Les Racines chrétiennes de l'Europe**, de Bruno Dumézil (Fayard)  
**La Saver du monde. Une anthropologie des sens**, de David Le Breton (éd. Métailié)  
**L'Histoire des avant-dernières choses**, de Sigfried Kracauer (Stock)  
**L'Anti-Livre noir de la psychanalyse**, sous la direction de Jacques-Alain Miller (Seuil)  
**Sensations urbaines**, sous la direction de Mirko Zardini (Centre canadien d'architecture)

## Fin de la grève chez Phébus

Les treize salariés (sur dix-huit) de Phébus qui s'étaient mis en grève, mardi 21 février, pour protester contre la mise à pied de Jean-Pierre Sicre, fondateur de la maison d'édition, ont repris le travail mercredi 1<sup>er</sup> mars (« Le Monde des livres » du 24 février). Ces jours derniers, au siège, 12, rue Grégoire-de-Tours, à Paris, l'ambiance était d'autant plus pesante qu'un curieux incident (une porte de l'appartement de M. Sicre, situé au-dessus des bureaux de Phébus, aurait été condamnée à son insu) avait ajouté au trouble des salariés.

Lundi 27 février, le fondateur de Phébus a tenu une conférence de presse, dans un hôtel parisien, où une centaine de personnalités du monde des lettres, parmi lesquels les auteurs Georges Walter, Michel Le Bris, André Velter, les éditeurs Olivier Nora, Olivier Cohen, Jean-Michel Place, Anne-Marie Métaillé, les critiques et écrivains Pierre Assolonne, Michel Polac, Roland Jaccard, François Cheng et Frédéric Vitoux, ces deux derniers académiciens, le libraire Christian Thorel, sont venus écouter l'éditeur remercié et lui témoigner de leur sympathie.

« C'est un décapité qui vous parle », a d'emblée affirmé M. Sicre. Dans l'assistance, seule l'éditrice Maren Sell, dont la maison appartient aussi au groupe Libella, dirigé par M<sup>me</sup> Michalski, a tenté de rappeler le caractère « estimable » de l'apport financier fait par cette dernière, qui a permis de « sauver Phébus et Maren Sell ». Ferme sur ses positions, Jean-Pierre Sicre a conclu ses propos, en disant : « Ma guerre commence. »

De son côté, Vera Michalski estime que M. Sicre « a franchi la ligne rouge, en utilisant l'arme de la calomnie et des menaces ». Elle tiendra une conférence de presse, lundi 6 mars, pour donner sa version des faits. Reprochant à M. Sicre de « pratiquer la politique de la terre brûlée », elle devrait révéler le nom de son successeur. ■

A. B.-M. ET C. DE C.

## L'ÉDITION

**Les éditions Liana Levi** ont décidé de ne pas renouveler le contrat de diffusion et de distribution qui les liait à Volumen (filiale du groupe La Martinière – Le Seuil) et qui arrivait à expiration au 30 juin 2006. Ce contrat, qui avait été conclu en 1999, avait été reconduit de manière tacite, juste avant la prise de contrôle du Seuil par Hervé de La Martinière, en 2004. A compter du 1<sup>er</sup> juillet 2006, ce sont les deux filiales de Gallimard (CDE et Sodis) qui se verront confier la gestion de la trentaine de livres que la maison publie chaque année. Pour Liana Levi, la décision a été prise après les « graves dysfonctionnements » que Volumen a connus de septembre 2004 à janvier 2005. Sur cette année-là, l'éditrice, qui clôt son exercice au 30 juin, estime « avoir perdu 24 % de ses ventes en librairie ». Par ailleurs, elle juge que n'a pas eu lieu « la concertation sur la réorganisation des services de distribution » annoncée par les dirigeants de Volumen, après les départs successifs de Payot Rivages et de L'Ecole des loisirs.

**Marc Lévy** est arrivé en tête du classement des auteurs francophones les plus lus en 2005, d'après le palmarès effectué par l'institut Tite-Live pour *L'Express* et RTL. L'auteur de *Vous revoir* (éd. Robert Laffont) devance deux lauréats des prix littéraires décernés en novembre : François Weyergans, Prix Goncourt avec *Trois jours chez ma mère* (Grasset), et Michel Houellebecq, Prix Interallié pour *La Possibilité d'une île* (Fayard). Avec *Ensemble c'est tout* (Le Dilettante), Anna Gavalda devance Patrick de Carolis, cinquième avec *Les Demoiselles de Provence* (Plon). Le *Traité d'athéologie* de Michel Onfray (Grasset), a été l'essai le plus lu en 2005.

# Pierre Bergounioux

## « J'ai parié sur la raison »

L'auteur de « La Mue » et de « La Mort de Brune » publie son Journal de la décennie 1980-1990. A cette occasion, nous l'avons interrogé sur ce qu'il considère comme la « mission » de la littérature, sœur cadette de l'histoire

**D**e Pierre Bergounioux, il faudrait pouvoir retranscrire non seulement la parole, mais aussi les accents, la respiration, la dramatisation, les arrêts et accélérations. Une passion visible, « dévorante » dit-il, l'âme, qui n'est pas seulement celle des mots et de la littérature, mais de la réalité humaine dans toute sa hauteur, longueur, largeur et profondeur, dans toute son histoire. Une réalité dont la littérature a « mission » de témoigner. L'imposant Journal qu'il publie aujourd'hui et qui couvre la décennie 1980-1990 n'est pas un exercice narcissique, bien au contraire.

**Pouvez-vous expliquer cette double démarche qui consiste, d'une part, à tenir un Journal, d'autre part à le publier ? Vous parlez, en août 1986, d'un « temps irréparable qui s'enfuit »... Est-ce cela tenir un Journal : réparer le temps ?**

J'ai découvert vers 30 ans que l'oubli marchait sur nos talons, qu'il emportait tout. C'est pourquoi j'ai éprouvé le réel besoin de m'en retourner vers le passé parce qu'il y avait des instants heureux dont les blandices n'étaient pas épuisées, et puis aussi des événements, pas seulement malheureux, mais qui étaient énigmatiques lorsque je les ai vécus : celui que je suis devenu dans l'intervalle peut, après coup, s'efforcer d'éclairer et de libérer cette partie de lui-même prisonnière des instants révolus. Il me semble que me suivent toutes sortes d'êtres de moi-même ; ils sont inconsolés parce que le sens de ce qui leur est arrivé leur a échappé. Imperceptiblement, ils me tirent par la manche pour que je leur prodigue par-dessus l'abîme du temps les lumières, qu'ils n'étaient pas susceptibles de recevoir parce qu'ils n'avaient pas vécu suffisamment. En cela, oui, un Journal sert à réparer le temps. Celui qu'on est aujourd'hui confie à celui qu'on deviendra demain le soin de dissiper ce qu'il y a de ténébres, d'incompréhension, donc de douleur, dans le temps présent.

Quant à donner ça à la presse, parlons brutalement, c'est une façon de s'en débarrasser. Le fait d'écrire est une objectivation : on transfère hors de soi, on projette sur une surface neutre, sur le papier, ce qui tournait, tourbillonnait dans notre vie intérieure. La publication constituerait donc un deuxième stade, et définitif, de libération. On se débarrasse enfin de cette traîne encombrante de regrets, de remords qui nous accompagne et qui pourrait, si l'on n'y prenait garde, s'appesantir au point d'entraver notre marche.

**Ce Journal montre un homme à la tâche, aussi bien dans sa vie ordinaire, familiale et professionnelle, que dans son travail d'écrivain. Cet homme est souvent mécontent de lui, sévère...**

Je suis homme, je suis époux et père de famille, je suis professeur, j'ai milité dans les rangs d'une organisation ouvrière, je suis dévoré, j'ai été dévoré de passion comme d'une vermine. Il m'a semblé parfois qu'il me faudrait neuf vies, et non pas une seule, pour venir à bout de la tâche de vivre, pour concilier tout cela, mettre un peu d'ordre dans le cours heurté, difficile, douloureux des jours. Mécontent, parce que j'imaginais mal qu'on puisse être homme et content de soi. L'essentiel des rapports que je soutiens avec celui qui porte mon nom est marqué au coin du déplaisir et, plus souvent qu'à mon tour, de la haine de soi. Tenir registre de ses actes aide peut-être à se corriger, à agir moins mal, à y voir plus clair. C'est l'un des enseignements, l'une des utilités qui peut s'attacher à cette prose des

jours à laquelle j'ai commencé de sacrifier lorsque je suis sorti, il me semble, de l'adolescence, à 30 ans, et que je suis entré dans l'âge adulte. L'adulte étant celui qui s'avance vers les choses dernières. Jusque-là, j'étais au cœur d'un tourbillon dont le détail m'échappait. Et puis, subitement, cette rotation un peu folle s'est apaisée et j'ai commencé de reconnaître un certain nombre de figures sur les parois du décor. Et c'est à ce moment-là que l'idée m'est venue de prendre la plume pour enregistrer, pour noter ce qui, jusqu'alors, malgré mes efforts, m'avait échappé.

**Dans l'introduction à votre Bréviaire de littérature, vous parlez de la « position spéciale » des écrivains, « séparés des lieux bruyants, dangereux, où on affronte les choses... » Que vouliez-vous dire ?**

Oui, les gens qui écrivent doivent, qu'ils le veuillent ou non, se retrancher de la communauté agissante, combattante, à laquelle, simultanément, ils appartiennent. Aussi loin qu'on remonte, c'est triste à dire, les écrivains sont des infirmes, des êtres vulnérables, parce qu'hypersensibles ; ils s'adonnent à toutes sortes de drogues, sont des alcooliques comme Faulkner, des épileptiques comme Dostoïevski, des manchots comme Cervantès, des aveugles comme Borges ou Homère. Ce sont des gens qui ne sont pas tout à fait aptes à la vie telle que la pratique une communauté dans sa totalité, avec le travail des champs, celui de l'usine, la vie publique, l'action politique, la guerre... Les écrivains appartiennent généralement aux franges sociales, sanitaires, du groupe. Et c'est justement parce qu'ils ne sont pas requis par les tâches vitales qu'ils ont tout loisir de penser.

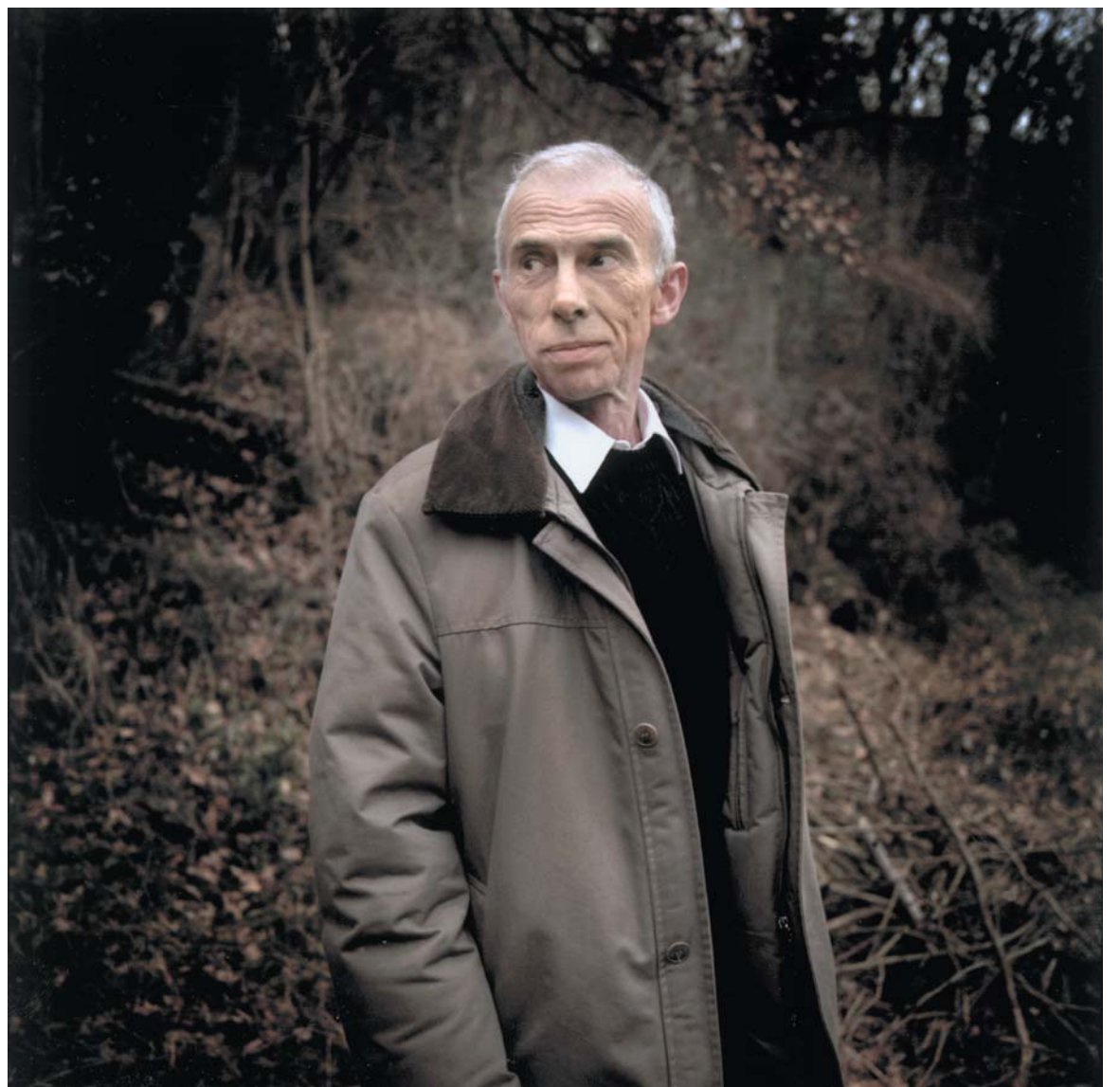
Par tempérament, par l'éducation que j'ai reçue, par la nature du métier de professeur que j'exerce et qui me laisse un peu de loisir, je me tiens à l'écart. Par ce fait même, je vois des choses qui échappent à ceux qui les font, et je les consigne. Il semble que j'aurai été

### Pierre Bergounioux

Pierre Bergounioux est un écrivain qui n'avance pas masqué, il n'y a pas de malignité en lui. Qu'il écrive ses romans – un magnifique récit, d'abord publié en 2001 chez Flohic et devenu introuvable, *B-17 G*, vient d'être réédité, avec une préface de Pierre Michon (éd. Argol, 94 p., 14 €) –, qu'il compose un panorama réfléchi et engagé de la littérature (*Bréviaire de littérature à l'usage des vivants*, éd. Bréal, 2004, 380 p., 19 €), ou qu'il tienne son Journal, c'est un même mouvement vital, une même volonté farouche, et surtout une égale confiance dans les vertus de la raison et du langage humain.

Commencé en 1980, ce *Carnet de notes* précède, prépare et accompagne l'entrée en littérature de Pierre Bergounioux – son premier roman, *Catherine*, paraît chez Gallimard en 1984. Le « je » qui s'exprime, raconte, analyse, enregistre, n'est pas ce que Pierre Bourdieu, cité par Bergounioux, nomme le « lieu prétendu de la subjectivité ». La première personne, ici, est celle de la compréhension, de l'intelligence du monde, et de la connaissance de soi. Un soi qui ne serait pas d'abord instance intime mais mesure humaine, universelle.

*Carnet de notes, 1980-1990, éd. Verdier, 952 p., 35 €.*



Pierre Bergounioux, février 2006. PHILIPPE GROLLIER/TEMPS MACHINE POUR « LE MONDE ».

tirillé ma vie durant entre deux postulats contradictoires : méditer, essayer de comprendre quelque chose à ce qui se passe, à ce qui m'arrive, me touche en plein, me déchire parfois, et puis de l'autre répondre à l'appel de ce que Hugo nomme « le monde rieur ». La littérature, à vos yeux, entretient un rapport étroit avec l'histoire. Vous considérez que l'écrivain s'occupe des « détails » que l'historien, forcément, néglige...

Je dirai que c'est un seul et même discours qui s'est diffracté. L'histoire, qui avance par longues enjambées, ne peut pas descendre à ce détail exquis, irremplaçable, chatoyant, infiniment précieux dont se nourrit la littérature... L'orgueilleuse philosophie tient ses regards hautains braqués vers le ciel lointain des idées. L'historien, surtout depuis Braudel et son histoire longue, est celui qui brasse des destinées par milliers, par millions, la durée par siècles... des vastes périodes qui échappent à la conscience que nous en avons. Il faut fatiguer des montagnes d'archives avant de se faire une idée des processus énormes au regard de quoi notre vie n'est rien.

Et je pense que la littérature est ce discours d'une extrême précision qui s'efforce, avec la sensibilité d'un sismographe, d'enregistrer le cours de ce qui aura été notre vie. Mais à mes yeux elle ne vaut pas une heure de peine si elle ne se rappelle pas qu'elle est en quelque sorte la sœur cadette de l'histoire. Nous sommes de part en part des créatures historiques, et le moindre mouvement dont tressaillent nos cœurs, la moindre pensée qui traverse nos cervelles renvoient en dernier recours à l'histoire universelle. Je suis homme non pas seulement au sens abstrait mais en tant que chacun de mes gestes, chacune de mes pensées, chacun des mots que je profère est comptable non pas seulement de l'histoire de ce pays ni même de l'Europe occidentale, mais de tout ce que l'humanité accomplit depuis qu'il y a des hommes. Et c'est en cela, il me semble, que ce Journal n'a rien d'intime, au mauvais sens du terme, parce qu'il ne fait jamais qu'accuser, dans son registre propre, cette humanité qui m'est échue et dans laquelle je m'applique à distinguer du mieux que je peux ce que je peux avouer et faire mien et ce dont je dois me défendre parce que je le tiens pour inhumain.

**Quelles sont ces « clartés » dont vous parlez que la littérature est apte à jeter sur notre destinée ?**

Je pense que la littérature est quelque chose comme une science exacte. Si on ne se paie pas de mots, si on évite de composer l'un des divers rôles qui s'offrent à l'écrivain et que l'on s'applique simplement à saisir, à ressaisir, à percer l'éternelle énigme du présent, le mystère toujours renaissant de la réalité, alors oui, la littérature pourrait bien être cet effort vers la justesse, l'exactitude... allons-y : l'authenticité, la probité... Les clartés sont celles de la civilisation des Lumières dont je me sens très profondément comptable. D'abord et avant tout comme professeur. Je me sens le légataire de quelque chose qui fut probablement unique dans toute l'histoire de l'espèce : la décision ferme, héroïque, d'examiner toutes les choses à la lumière de la raison, ce « jugement calme » dont parle Hume. J'ai parié sur la raison. Me conduire de façon rai-

*« Je suis homme, je suis époux et père de famille, je suis professeur, j'ai milité dans les rangs d'une organisation ouvrière, je suis dévoré, j'ai été dévoré de passion comme d'une vermine. Il m'a semblé parfois qu'il me faudrait neuf vies, et non pas une seule, pour venir à bout de la tâche de vivre »*

sonnable. Introduire, importer ces lumières dont j'ai hérité dans tous les actes de ma vie, professionnelle mais aussi privée.

**Croyez-vous que la littérature puisse revendiquer une mission positive, et par exemple s'interdire de désespérer les hommes ? Voyez-vous des symptômes de ce désespoir dans la littérature la plus actuelle ?**

La littérature a assurément une mission, contrairement à tout ce qui a été dit sur son inutilité, sa gratuité. Je serai homme à lui assigner encore, toujours et à jamais la première place. Je vais sûrement blesser des susceptibilités et surprendre des esprits de ce temps, mais je tiens que le principe directeur de toute pédagogie, de tout enseignement authentiquement humain, c'est l'enseignement des langues et des lettres. Quiconque n'a pas été non seulement frotté, mais nourri aux lettres et à la connaissance appuyée, approchée des langues est à quelque degré infirme. Il me semble que c'est cette matière-là plus qu'aucune autre qui est en mesure de permettre aux vivants de se connaître et d'en tirer toutes les conséquences dans la totalité des domaines où se passe leur vie.

Oui, il y a un certain nombre d'œuvres qui accusent cette absence de mobile sérieux de vivre et de persévérer... J'ai souvent entre les mains des livres romanesques ou poétiques qui me semblent être comme ensevelis dans une nuit profonde. Mais comme il s'agit d'œuvres littéraires, et non de la chose même dont ces œuvres parlent, le désespoir devient un facteur d'espoir en ce que, justement, il établit, en conscience, la prédominance du désespoir. Or toute conscience est arrachement. Le simple fait de prendre conscience d'une chose revient à se soustraire à son emprise ou à ses griffes. Nommer le désespoir, c'est déjà l'objectiver et, pour reprendre une image beckettienne, le repousser de quelques millimètres.

PATRICK KÉCHICHIAN